

**COMPTES RENDUS**

**VILKUL T. L., Літопис і Хронограф: Студії з текстології домонгольського кийівського літописання**, К., Інститут історії України Національної Академії наук України, 2015, 515 p. ISBN: 978-966-02-7554-6

Les chroniques russes sont des sources qu'on ne présente plus : sans elles, il serait presque impensable d'écrire l'histoire de la Rus', particulièrement à la période pré-mongole. Cependant, ce sont des sources difficiles à manier, qui suscitent toujours de nombreuses études. Parmi celles-ci, voici un ouvrage qui fera certainement date, dû à la plume de Tetjana Vilkul, de l'Institut d'histoire de l'Ukraine de l'Académie des sciences d'Ukraine.

Il se compose de quatre chapitres : un premier chapitre introductif (p. 19-99) ; le chapitre 2 (p. 100-239), consacré à la *Povest' vremennyx let (PVL)*, le troisième à la *Chronique de Kiev* (p. 240-310), le quatrième au groupe de textes importants mais mal étudiés que sont les « chronographes », ces compilations de livres bibliques et de chroniques byzantines en version slavonne (p. 315-438). Dans les trois cas, l'A. apporte du nouveau.

Méthodologiquement parlant, T. Vilkul s'attache à évaluer la valeur respective de différentes approches : la critique textuelle lachmanienne, la *Formgeschichte*, les approches contemporaines ; tout ceci dans le contexte spécifique de l'histoire intellectuelle russe et soviétique. On se souvient que Dmitrij Sergeevič Lixačev opposait la « textologie » russe, respectueuse selon lui de l'histoire des textes, à la critique textuelle des héritiers de Lachmann, « occidentale », « mécaniste », formaliste au sens péjoratif du terme<sup>1</sup>. Pour Lixačev, le parangon de la textologie était A. A. Šaxmatov (1864-1920). Or, comme le montre l'A., les travaux de Šaxmatov sont un peu aux chroniques russes ce que l'œuvre de Wellhausen est au Pentateuque hébreu (p. 29 *sq.*) : dans les deux cas, les auteurs divisent le texte en couches rédactionnelles, prétendant ainsi reconstituer son histoire qui est celle d'une accumulation successive. On sait cependant que la « théorie documentaire » de Wellhausen a été progressivement battue en brèche, bien qu'elle garde encore des partisans. La même chose se produit pour les chroniques russes, avec un décalage de quelques décennies.

C'est ici qu'interviennent les chronographes. Ces compilations relatent l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle environ, du moins pour

1. D. S. Lixačev, *Текстология : на материале древнерусской литературы*, SPb., Aleteja, 2001, [1983], p. 14-29.

ceux connus dans la Rus' prémongole. Elles reprennent littéralement la Bible (de la Genèse à Daniel), le *Roman d'Alexandre*, la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, certaines chroniques universelles byzantines (Georges le Moine et Jean Malalas principalement) et d'autres sources. Les chronographes sont un modèle pour les chroniqueurs kiéviens, qui les utilisent intensivement, allant parfois jusqu'à en incorporer des passages entiers dans leur texte. Ce fait, qui a été mis en évidence dès les premières études sur les chroniques au XIX<sup>e</sup> siècle, mais sans qu'on en perçoive toutes les conséquences, est au cœur de la problématique de l'ouvrage : il s'agit pour l'A. de relever un maximum d'emprunts des chroniques aux chronographes, et aussi d'apprécier leur valeur pour l'étude de l'histoire rédactionnelle des différentes compilations slaves orientales, voire même dans certains cas pour l'établissement du texte.

Les chronographes et l'usage qui en est fait par les chroniqueurs constituent ainsi le fil rouge de l'ouvrage, qui analyse de très nombreux passages en les rapprochant de leur source supposée. Souvent, les parallèles proposés emportent l'adhésion ; parfois ils paraissent moins convaincants, particulièrement lorsqu'ils ne concernent qu'une expression banale.

Le chapitre 2 parvient à renouveler l'étude de la *PVL*. Depuis presque deux siècles, les spécialistes débattent de la relation exacte entre cette dernière et la version dite « cadette » de la *Première Chronique de Novgorod (NPLml)*, dont le texte est plus bref et organisé de manière quelque peu différente de celui de la compilation kiévienne. Les deux thèses opposées – antériorité de l'une ou de l'autre compilation – ont donc été avancées. Celle qui a reçu l'acceptation la plus large est celle d'A. A. Šaxmatov, qui considérait la *Première Chronique de Novgorod* comme un reflet plus ou moins fidèle de la *Compilation* dite *primitive*, qui aurait été remaniée ensuite pour former la *PVL*. T. Vilkul montre que la vision des débuts de l'histoire de la Rus' dans *NPLml* dépend de la *PVL* et lui est donc postérieure. Or plusieurs spécialistes, abordant cette question par des voies différentes, sont en train d'arriver à la même conclusion. On notera aussi les analyses consacrées à la datation et aux premières années de la *PVL*, qui jettent une lumière nouvelle sur la pratique du chroniqueur dans l'élaboration d'un récit historique (« ремесло историка », selon l'expression de l'A., p. 173).

Le chapitre 3 revient sur la question des sources et des étapes rédactionnelles de la *Chronique de Kiev*, récit très détaillé des destinées de la Rus' méridionale, qui couvre les années 1111-1197, et qui forme aujourd'hui la deuxième partie de la *Chronique Hypatiennne*. Là encore, l'A. s'oppose frontalement aux vues d'A. A. Šaxmatov et de M. D. Priselkov. Reprenant les conclusions d'un travail précédent<sup>2</sup>, elle conclut que le texte correspondant de la *Chronique Laurentienne*, qui présente des passages entiers en commun avec la *Chronique de Kiev*, constitue un témoin privilégié du texte qui a servi de source à cette dernière. La *Chronique de Kiev* telle que nous la lisons, qui a un volume fort respectable, serait ainsi le résultat d'une amplification d'un matériau annalistique proche de celui de la *Chronique Laurentienne*, plus concis. À l'appui de sa thèse, l'A. utilise l'argument des reprises textuelles de matériaux chronographiques. Elle décèle ainsi des emprunts au *Roman d'Alexandre*, à la *Guerre des Juifs*, à la *Chronique* de Georges le Moine. Parfois, ces emprunts sont indubitables. Par exemple, l'expression

2. T. L. Vilkul, « О происхождении общего текста Ипатьевской и Лаврентьевской летописи за XII век (предварительные заметки) », *Palaeoslavica* 13/5, 2005, p. 21-80.

de *правовѣрнии цѣсари*, employée plusieurs fois dans les nécrologies princières, très rare dans les textes originaux, ne peut provenir que de la *Chronique* de Georges le Moine (p. 293-294). Cette observation permet ainsi de préciser les conclusions de W. Vodoff quant à l'emploi du substantif *цѣсарь* à cette époque, qui n'est encore qu'un terme laudatif, bien avant d'être un titre<sup>3</sup>. D'autres parallèles paraissent moins probants (ainsi p. 284). Mais malgré cette réserve, on doit admettre que ces emprunts représentent un argument fort solide : en effet, on n'en trouve que dans les passages de la *Chronique de Kiev* qui sont surnuméraires par rapport au texte commun avec la *Chronique Laurentienne* ; leur présence s'explique au mieux par une étape rédactionnelle distincte. L'A. formule cette conclusion avec beaucoup de netteté (p. 311 *sq.*), même si elle admet (p. 274-275) que la reconstitution de l'histoire de la formation de la *Chronique de Kiev* est loin d'être encore établie dans tous les détails.

Le dernier chapitre aborde l'une des questions les plus épineuses de l'étude des lettres slavonnes, la datation des chronographes. Ces compilations, ne reprenant que l'histoire ancienne, étant qui plus est composées de traductions d'œuvres antérieures, ne mentionnent en général aucune personnalité ou événement contemporain qui permettrait de dater leur composition. De plus, les manuscrits des chronographes sont tous tardifs. Sauf cas exceptionnel, le spécialiste se trouve donc réduit aux ressources incertaines de la critique interne. L'A. se risque malgré tout dans cette forêt obscure et étudie successivement les versions chronographiques du *Roman d'Alexandre*, de la *Chronique* de Georges le Moine, des commentaires de Nicétas d'Héraclée aux Sermons de saint Grégoire de Nazianze, enfin de l'Octateuque.

En conclusion, on soulignera la solidité de l'ouvrage. Même si les spécialistes, présents et futurs, n'acceptent pas son point de vue théorique sur la critique textuelle, même s'ils ne partagent pas les conclusions de l'A. quant à l'histoire des chroniques slaves orientales, ils ne pourront faire fi des observations concrètes dont le livre abonde – ce qui concourra sans nul doute à mettre un terme à la mauvaise habitude qui consiste à se référer plus aux reconstitutions hypothétiques qu'aux textes réellement attestés. Cela, ainsi que les démonstrations méthodiques qui mènent aux conclusions, lui assureront sans nul doute une place de choix dans l'outillage du spécialiste des chroniques comme de l'historien de la Rus' pré-mongole.

Florent MOUCHARD

*Université Rennes II – Haute-Bretagne*

3. Cf. W. Vodoff, « Remarques sur la valeur du terme tsar appliqué aux princes russes avant le milieu du x<sup>v</sup> siècle », *Oxford Slavonic Papers* 11, 1978, p. 1-41.

KURUKIN I. V., **Жизнь и труды Сильвестра, наставника царя Ивана Грозного**, Moskva, Kvadriga, 2015, 192 p., (Istoričskije issledovanija).

ISBN 978-5-91791-172-4

Bien que paru en 2015, l'ouvrage de Igor' Vladimirovič Kurukin n'est pas à proprement parlé une nouveauté bibliographique. Consacré à la célèbre figure du prêtre de l'église de l'Annonciation du Kremlin de Moscou et proche conseiller du tsar Ivan IV, il ne fait que reproduire fidèlement la thèse (*kandidatskaja*) que l'A., alors jeune chercheur dirigé par l'éminent S. O. Šmidt, avait soutenue en 1981. Si l'on peut regretter cette simple reproduction d'un travail datant de plus de trente ans, et qui porte des marques de son temps, il y a d'autres raisons qui nous invitent à nous féliciter de la diffusion dont il bénéficie désormais. Encore aujourd'hui, malgré l'existence de nombreux outils de recherche bibliographique et de dépôts électroniques de thèses<sup>4</sup>, il est impossible de retrouver l'original du doctorat. Seules les positions de thèse (*avtoreferat*) peuvent être consultées à la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg. L'A. a en outre fait paraître sept articles tirés de son travail de recherche, de 1978 à 1985. Les trois plus importants sont consacrés à l'implication de Sil'vestr dans la composition de la *Vie d'Olga* qui ouvre le *Livre des degrés de la généalogie impériale*, à la polémique sur les biens d'Église entre « possesseurs » (*stjažateli*) et « non-possesseurs » (*nestjažateli*), et au rôle joué par « le gouvernement de Sil'vestr et Adašev » à la veille et au tout début de la guerre de Livonie (1558-1583)<sup>5</sup>.

L'ouvrage comprend quatre chapitres. Le premier présente les jugements émis sur Sil'vestr depuis l'*Histoire de l'État russe* (1816-1829) de N. M. Karamzin jusqu'aux travaux des historiens de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle tels que I. I. Smirnov, A. A. Zimin ou encore S. R. Skrynnikov. Le second chapitre se penche sur les « conceptions socio-politiques » de Sil'vestr, à partir des trois « épîtres » (*poslanija*) qui lui sont attribuées – l'une adressée au tsar Ivan IV, l'autre au gouverneur de Kazan' A. B. Gorbatyj et la troisième à un disgracié (*opal'nyj*) anonyme –, et des documents liés à l'« affaire de Viskovatyj », au cours de laquelle Sil'vestr fut accusé d'hérésie pour avoir cautionné le programme iconographique de l'église de l'Annonciation et de la Chambre d'Or (*Zolotaja palata*) du Kremlin, réalisé après l'incendie de 1547. Le chapitre trois s'intéresse à la place de Sil'vestr dans la vie littéraire et artistique du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. Après un examen critique de la composition de la bibliothèque personnelle du prêtre, nous y trouvons des considérations sur la *Vie d'Olga* du *Livre des degrés* et les thématiques des fresques de la Chambre d'Or. Quant au dernier chapitre, il s'interroge sur le rôle politique joué par Sil'vestr en tant que membre du « Conseil choisi » (*Izbrannaja rada*) dans les années quarante et cinquante du xvi<sup>e</sup> siècle, et en particulier, sur sa position

4. Voir, par exemple, le site dissercat.com ou encore diss.rsl.ru, le sous-catalogue de la Bibliothèque d'État de Moscou dédié aux thèses.

5. I. V. Kurukin, « Сильвестр и составление жития Ольги Степенной книги », *Теория и практика источниковедения и археографии отечественной истории*, Moskva, AN SSSR, 1978, p. 51-60 ; Id., « Заметки о "нестяжательстве" и "иосифлянстве" », *Вопросы источниковедения и историографии истории СССР : Досоветский период*, Moskva, AN SSSR, 1981, p. 57-76 ; Id., « К изучению источников о начале Ливонской войны и деятельности правительства Сильвестра и Адашева », *Исследования по источниковедению и специальным историческим дисциплинам : Период феодализма*, 1981, p. 29-48. Le dernier article est publié dans les annexes de l'ouvrage (p. 142-155).

vis-à-vis de la guerre de Livonie. L'ouvrage comporte, enfin, des annexes qui republient trois des sept articles précités<sup>6</sup>.

Pour mieux comprendre la démarche de l'A., il faut revenir au titre original de sa thèse, qui est *Sil'vestr : Političeskaja i kul'turnaja dejatel'nost' (istočniki i istoriografija)*. Ce sont les derniers mots qui sont importants : les sources et l'historiographie. Comme le soulignent à juste titre les auteurs de l'article dédié à Sil'vestr dans *Slovar' knižnikov i knižnosti Drevnej Rusi* (Vyp. 2, vtoraja polovina XIV-XVI v., čast' 2, L-Ja), l'existence des interprétations radicalement opposées sur la personne et le rôle politique de ce personnage s'explique par la contradiction entre, d'un côté, un nombre extrêmement réduit de sources qui attestent de son activité politique (ou autre), et de l'autre, la légende qui en fait très tôt un personnage omnipotent. Aussi comprend-on aisément l'intérêt d'un travail tel que celui d'I. V. Kurukin, qui ne se contente pas des opinions de ses prédécesseurs, mais reprend l'examen approfondi des sources. Il utilise naturellement le corpus « traditionnel » : la correspondance du tsar Ivan IV et du prince Andrej Kurbskij, l'*Histoire du grand-prince de Moscou* de ce dernier, le passage du *Livre impérial (Carstvennaja kniga)* qui évoque la "crise de succession" de 1553, ou encore les « missives » attribuées à Sil'vestr. Il introduit aussi de nouveaux témoins des textes déjà connus (pour les « missives », le dossier de l'« affaire de Viskovatyj » ou la *Vie d'Olga*) qui apportent des renseignements supplémentaires. Enfin, lui revient le mérite d'avoir découvert cinq nouveaux livres de la bibliothèque personnelle de Sil'vestr.

Grâce à ce matériau, I. V. Kurukin donne des réponses nouvelles à trois questions brûlantes : les relations entre Sil'vestr et les « non-possesseurs », l'existence du « Conseil choisi » et, enfin, l'implication de Sil'vestr dans la politique étrangère à la fin des années 1550, en particulier la guerre de Livonie. La doctrine de la « non-possession » doit ici être comprise au sens politique, c'est-à-dire comme une défense des intérêts des boyards et des nobles « réactionnaires » opposés au renforcement du pouvoir monarchique. Que ce soit en examinant les « missives », l'issue de l'« affaire de Viskovatyj », les fresques de la Chambre d'Or ou la question de la guerre de Livonie, I. V. Kurukin récuse l'appartenance du prêtre de l'église de l'Annonciation à ce courant. À vrai dire, l'existence même d'un groupe idéologiquement cohérent et foncièrement opposé aux « Joséphiens » qui, de leur côté, défendraient un pouvoir monarchique illimité est mise en doute. Si opposition il y a, il s'agit moins d'un conflit sur les biens d'Église que d'une rivalité entre le monastère de la Dormition de Volokolamsk, qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, fournit la plupart des candidats aux hautes dignités ecclésiastiques, et les autres. Pour l'A., Sil'vestr est l'avocat d'un « gouvernement de compromis », « où coopéraient les représentants des différentes couches de la classe dirigeante, unis face à la menace des mouvements populaires, tout en gardant néanmoins de notables contradictions entre eux et le pouvoir autocratique » (p. 137).

La question de ce que Kurbskij, dans son *Histoire*, appelle le « Conseil choisi », prend la forme d'une discussion avec Antony Grobovsky, auteur du célèbre ouvrage

6. Le premier de ces trois articles est celui sur les débuts de la guerre de Livonie, cité ci-dessus ; les deux autres sont « Новые данные о книгах библиотеки наставника Ивана Грозного и автора "Домостроя" Сильвестра » (publié initialement dans *Памятники культуры. Новые открытия. Ежегодник*, 1981, 1983, p. 28-29) et « Источники для реконструкции библиотеки наставника Ивана Грозного Сильвестра » (publié initialement dans *Теория и методы источниковедения и вспомогательных исторических дисциплин*, 1985, p. 53-61).

*The « Chosen Council » of Ivan IV* (1969), qui voyait dans ledit conseil une « construction historiographique ». D'après l'A., la faiblesse de cette conception, qui se base sur une étude détaillée de l'historiographie et de la terminologie utilisée par Ivan IV et le prince Kurbskij dans leurs écrits, tient à ce qu'elle ignore l'activité politique concrète de ceux que l'on désigne comme « conseillers » proches du tsar, c'est-à-dire principalement le prêtre Sil'vestr et Aleksej Adašev. Par ailleurs, I. V. Kurukin n'oublie pas d'évoquer la possible identification du « Conseil choisi » avec « Le Conseil Privé<sup>7</sup> » (*Bližnjaja дума*). In fine, en maintenant son existence, l'A. donne une définition très souple de la composition du « Conseil » : « Ce groupe (ou “Conseil choisi”) pouvait aussi bien coïncider à un moment donné avec la composition du Conseil Privé que s'en distinguer en fonction des changements dans l'entourage proche d'Ivan IV, où pouvaient entrer pas seulement des complices de Sil'vestr et d'Adašev » (p. 114).

La politique étrangère de l'État moscovite dans les années 1550-1560, marquée par le début de la guerre de Livonie, ne concerne Sil'vestr qu'indirectement. À la différence d'Aleksej Adašev ou d'Ivan Viskovatyj, impliqués dans les négociations diplomatiques, il n'intervient pas, sinon en tant que directeur de conscience du tsar. Par ailleurs, l'A. remet en cause la dichotomie traditionnelle entre le camp « réactionnaire » préférant une guerre contre le khanat de Crimée et le camp « progressiste » qui veut attaquer la Livonie pour ouvrir à la Russie un accès à la mer Baltique. Selon I. Kukurin, rien dans les négociations précitées ne confirme que le « gouvernement de Sil'vestr et Adašev » chercherait à saboter ce projet militaire ; il y a simplement une différence de méthode. Par contre, il est vrai que des dissensions apparaissent à la fin de l'année 1559, quand la perspective de l'entrée en guerre de la Pologne-Lituanie et de la Suède incite certains membres de l'entourage du tsar à faire la paix, ou observer un cessez-le-feu. D'après l'A., cette position reflète davantage les intérêts du milieu marchand et des artisans des faubourgs (*torgovo-posadskije krugi*), dont les activités auraient souffert d'une guerre prolongée, que ceux des « boyards réactionnaires » œuvrant pour une guerre contre la Crimée en vue de nouvelles acquisitions territoriales dont ils auraient pu profiter. Le constat de ce pragmatisme, qui rime avec une recherche de « compromis », amène l'A. à revoir l'idée que l'on se faisait de la manière dont se termine la « carrière » de Sil'vestr. Cette fin est dès lors présentée non plus comme une terrible disgrâce, résultat d'une opposition ouverte au tsar, mais comme un départ volontaire.

Les questions abordées dans cette riche monographie d'I. V. Kurukin sont toujours discutées, comme le montre l'article précité du SKKDR (daté de 1987 et mis à jour sur le site du Puškinskij Dom). En témoigne, par exemple, l'ouvrage d'A. I. Filjuškin, *Istorija odnoj mistifikacii : Ivan Groznyj i Izbrannaja rada* (1998), qui s'inscrit dans la lignée de celui de Grobovsky<sup>8</sup>. En revanche, peu d'attention est accordée au problème du rapport entre Sil'vestr et le *Domostroj*. En effet, dans l'introduction, l'A. précise que le *Domostroj* ne figurera pas parmi les sources mises à contribution, car « l'étude de l'histoire de la création de ce monument, de ses versions et de son contenu idéologique demande une investigation particulière, qui ne peut être réalisée dans les limites du

7. Nous optons pour cette traduction par analogie avec Conseil Privé, *Privy Council*.

8. On pourrait également citer l'article de I. Ja. Frojanov remettant en question l'attribution à Sil'vestr de l'une des missives évoquées ci-dessus (« Об одном анонимном послании царю Ивану IV », *История и культура. Актуальные проблемы: сборник статей в честь 70-летия профессора Юрия Константиновича Руденко*, СПб., Nauka, 2005, p. 65-84).

présent travail » (p. 14). Les rares allusions qui y sont tout de même faites – au sujet du lien entre le *Domostroj* et la missive anonyme à Ivan IV (p. 41), l'attribution de la rédaction de l'œuvre à Sil'vestr et les parallèles entre celle-ci et le texte de Mikołaj Rej (p. 137) – se fondent sur des points de vue qui datent et qui sont aujourd'hui sujets à caution. Malgré ces quelques réserves, le travail de I. V. Kurukin est un repère incontournable pour quiconque s'intéresse à la figure de Sil'vestr et une référence importante pour l'étude de la vie politique, culturelle et artistique de la Moscovie du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.

Eugène PRIADKO  
*Université Paris-Sorbonne*

LIECHTENHAN Francine-Dominique, **Pierre le Grand : le premier empereur de toutes les Russies**, Paris, Tallandier, 2015, 688 p.

ISBN 979-1-02100-714-7

Le critique chargé du compte rendu de cette nouvelle biographie de Pierre le Grand est confronté à un dilemme, surtout, s'il a consacré lui-même la majeure partie de sa vie à l'étude de l'époque pétroviennne. Chaque membre de notre guilde, même s'il n'a jamais osé écrire sa propre biographie du tsar réformateur, a une idée précise de ce qu'elle devrait être dans l'idéal. Pourtant, il faut se garder de projeter ce genre de représentations qui ne reflètent que nos préférences individuelles sur un texte donné – et surtout, sur la biographie écrite par Francine-Dominique Liechtenhan.

Le livre a un objectif clair. La dernière biographie française de Pierre le Grand, écrite par Roger Portal et caractérisée par un certain conservatisme méthodologique, date de 1961<sup>9</sup>. Prenant en compte toute la recherche russe, américaine et française postérieure, l'ouvrage vise à donner à un public francophone large une présentation s'appuyant sur les acquis de la recherche. On pourrait se souvenir ici du rôle joué par l'œuvre de Lindsey Hughes dans l'historiographie anglophone. En préparant son ouvrage, Hughes a choisi un format, inventé par Isabel de Madariaga dans sa *Russie au temps de Catherine II* : la représentation de la vie du monarque sur large fond d'époque, avec ses tendances culturelles et politiques.

Pour construire sa propre approche, Francine-Dominique Liechtenhan organise sa présentation autour d'une série de chapitres de nature différente : les uns ont une structure chronologique et portent sur la biographie du tsar ; les autres présentent plutôt un aperçu d'un aspect de la vie russe – par exemple, l'« État de police » (*Polizeistaat*), l'armée ou l'éducation.

Dans son approche de la personnalité du tsar, l'historienne prend ses distances par rapport à toute tendance freudienne<sup>10</sup>. L'enfance de Pierre n'est pas chez elle une phase

9. Roger Portal, *Pierre le Grand*, Paris, Club français du livre, 1961.

10. Les approches postfreudiennes ne sont, cependant, pas tout à fait absentes de l'historiographie. Voir : J. Cracraft, « Some Dreams of Peter the Great. A Biographical Note », *Canadian-American Slavic Studies*, vol. VIII-2, 1974, p. 173-197 ; K. Brittlebank, « The Dreams of Kings: A Comparative Discussion of the Recorded Dreams of Tipu Sultan of Mysore and Peter the Great of Russia », *Journal of Early Modern History*, vol. 13, 2009, p. 359-374

traumatique, générant peurs et phobies qui ont dominé sa personnalité jusqu'à sa mort, mais plutôt une période de négligence bienveillante<sup>11</sup>. Selon l'historienne, l'éducation du jeune tsar commence trop tard, quand il a presque dix ans, elle est fragmentaire et n'inclut même pas la maîtrise des règles de grammaire. Le tsar reçoit sa vraie formation au Faubourg allemand où il trouve les meilleurs spécialistes militaires de son temps (Patrick Gordon), mais aussi son ami et premier favori, François Lefort.

Avoir montré l'importance de ce lien est la première grande réussite de F. -D. Liechtenhan. Dans plusieurs biographies précédentes du grand tsar, François Lefort est représenté comme un jeune Occidental assez superficiel, sans talents particuliers, mais avec de bonnes manières – en un mot, comme un camarade âgé, qui réussit à enchanter le tsar-enfant, qui cherche un exemple à suivre. Sous la plume de Liechtenhan deux capacités de Lefort sont bien appréciées – l'aide qu'il apporte au tsar, qui veut « s'initier à la vie occidentale » et sa volonté de ne pas se mêler de politique « sans être sollicité », c'est-à-dire d'éviter le comportement typique d'un favori (p. 122, 124).

En caractérisant la personnalité du jeune tsar, Francine-Dominique Liechtenhan ne peut pas éviter la question principale – comment concilier son ouverture d'esprit avec ses explosions de violence. En ce qui concerne les violences de Pierre le Grand, l'A. est disposé à croire les informations des diplomates impériaux, selon lesquelles le tsar a participé personnellement aux exécutions de mousquetaires<sup>12</sup>. Généralement, elle renvoie au caractère du tsar, à sa spontanéité. Plus loin, en décrivant comment pendant le procès du tsarévitch, le tsar se rendait en personne sur les lieux du supplice et de l'exécution, elle pose la question légitime et évitée par les biographes – est-ce que, en réformant son pays, le tsar a vraiment réussi à se réformer lui-même ?

Tandis que les biographes mettent surtout en avant la Grande ambassade de Pierre le Grand (1697-1698), comme phase évidente de sa formation, l'A. insiste également sur « le deuxième grand voyage » du tsar, entrepris en 1716-1717. C'est pendant ce voyage que le tsar réformateur a été scruté par plusieurs observateurs attentifs, y compris Saint-Simon qui sont abondamment cités par l'historienne. Ici, l'A reprend une démarche lotmanienne, considérant que le comportement représente un texte et peut être analysé comme tel. En s'appuyant sur les récits de témoins, l'historienne constate tout d'abord une étrange absence de galanterie, de tout intérêt pour la société féminine aristocratique. « La galanterie lui échappait, son goût de l'obscénité, du grotesque, sa spontanéité brutale lui interdisait ces jeux » (p. 392). « Était-il incapable d'évaluer l'influence de la gent féminine dans les cours d'Europe ? Il jugeait inutile de multiplier les flatteries et de s'attarder avec ces dames. Comment pouvaient-elles comprendre ses desseins grandioses ? ».

11. Je ne partage pas le jugement de Francine-Dominique Liechtenhan à l'égard de Nikita Zotov, le premier mentor du jeune tsarévitch. Caractérisé dans la biographie de « diacre », Zotov était plutôt un diplomate qui effectua une mission difficile et dangereuse à Baghčesaray. En plus, c'était une des meilleures plumes de Moscovie. Ce contemporain d'Avvakum laisse un rapport de la mission au Khanat de Crimée qui frappe par ses qualités littéraires. « Список с статейного списка... Василья Михайлова сына Тяпкина... дьяка Никиты Зотова », N. Murzakevič, *Записки Одесского общества истории и древностей*, Odessa, t. 2.1850, p. 568-658.

12. Il est dommage que Francine-Dominique Liechtenhan ne se réfère pas ici à un article récent de Lorenz Erren qui propose au moins deux explications intéressantes – les allusions à l'image d'Ivan le Terrible dans le comportement du tsar et la reprise par le tsar de l'ethos des mercenaires de l'Europe prémoderne, prévoyant que le commandant accompagne ses soldats également dans les tâches les plus désagréables. L. Erren « „Tödlicher Jähzorn?“ Die Gewalttätigkeit Peters I. in der Wahrnehmung von Zeitgenossen und Historikern », *Zeitschrift für historische Forschung*, 40, 2013, p. 393-428.

Aussi le fait que le tsar « célébra la Pâque orthodoxe » à Calais, malgré l'interdiction formelle « d'organiser des cérémonies religieuses étrangères sur le sol français » n'a pas échappé à l'attention de F. -D. Liechtenhan. À partir de cet événement, elle construit une opposition entre le premier voyage, pendant lequel le tsar voulait plutôt s'adapter, et le deuxième, au cours duquel il donna « un signe ostentatoire de son identité culturelle et patriotique » (p. 412). En plus, le tsar « fuyait le cérémonial de la Cour », en préférant visiter les manufactures, la Sorbonne et le cabinet d'anatomie (p. 415).

Tout en acceptant plusieurs interprétations de F. -D. Liechtenhan, j'ajouterai que ce refus de la galanterie pourrait s'expliquer partiellement par les expériences politiques du tsar. Les règnes d'Anne (Angleterre) et d'Ulrike-Eleonora de Suède ayant été particulièrement courts, Pierre n'a jamais été confronté à une impératrice ou à une reine, susceptible de lui opposer le jeu d'une grande puissance. Autrement dit, Marie-Thérèse d'Autriche n'était pas parmi ses contemporains – pourtant, il ne faut pas oublier sa sœur et son ambition politique. En ce qui concerne le refus du tsar de se soumettre au cérémonial, il reste à savoir quelle est la part de la simple démonstration de pouvoir (ou d'une volonté de décompresser) et celle d'une provocation planifiée, ayant pour but de remettre en cause ce cérémonial. Nous avons été témoins récemment du comportement de plusieurs hommes politiques que le manque d'éducation ou le caractère trop brusque incitent aux escapades publiques. Ces escapades ne représentent pas simplement des tentatives d'affaiblir la tension, due aux conventions imposées, mais comportent toujours un élément de provocation. Bien conscient qu'il était considéré par ses partenaires comme un « barbare », Pierre pouvait sans difficulté confirmer cette réputation par une ou deux actions, pour revenir ensuite à l'ordre du jour.

Plusieurs chapitres sont consacrés à un domaine de la vie de l'époque, à une réforme ou à une région. Parmi ces dernières, les chapitres consacrés aux pays Baltes et à la fondation de Saint-Pétersbourg sont particulièrement réussis. Ici l'A. juge « l'intégration des provinces baltes » comme « un des grands succès du règne de Pierre le Grand, du moins du point de vue russe » (p. 244). Cette prise de position semble être bien fondée, car elle se réfère à un cadre chronologique bien défini – en effet, Pierre le Grand n'est pas responsable de toutes les politiques postérieures qui seront appliquées dans les pays baltes par ses héritiers, y compris Alexandre III. Le chapitre sur Saint-Pétersbourg au temps de Pierre le Grand intègre les résultats de la recherche la plus récente sur les deux premières décennies de la nouvelle capitale. Les chapitres suivants présentent l'« État de police » (*Polizeistaat*), l'Église, l'éducation et l'armée.

Mes remarques critiques ne portent pas sur une date erronée ou sur un lapsus généalogique dont nulle biographie n'est exempte. Il s'agit plutôt d'une observation sur la structure générale du livre et de deux remarques générales.

Premièrement, comme on a déjà remarqué, c'est Pierre le commandant en chef et Pierre le diplomate qui sont presque toujours au centre de la narration<sup>13</sup>. Dans les chapitres, organisés dans l'ordre chronologique, Francine-Dominique Liechtenhan mélange ces deux activités du tsar car elles semblent inséparables. Pourtant, il serait légitime de chercher à savoir dans quelle mesure ce mélange correspond à l'objectif de l'auteur.

13. Nous ne discutons pas ici la présentation d'un troisième rôle du tsar, celui de législateur. Le biographe qui essaye de présenter ce sujet à un large public s'engage dans une mission impossible – l'éditeur le plus bienveillant s'opposera sans doute aux chapitres dans lesquels on énumérerait des centaines d'actes législatifs et leurs différentes versions.

Comme lecteur, je préférerais voir le même texte avec une autre structure dans laquelle les activités et les résultats du tsar-diplomate seraient traités séparément de ceux du tsar-militaire. Menée jusqu'au bout, une telle approche pourrait conduire à la création de deux biographies parallèles du tsar, à la Plutarque, quand le bilan du tsar-militaire serait pour la première fois séparé de celui du tsar-diplomate. Cette approche, malgré les difficultés de lecture qu'elle ne manquerait pas d'occasionner, serait d'un grand intérêt. De fait les remarques les plus intéressantes et les plus novatrices, faites par l'A., portent sur le style personnel du tsar-diplomate. Sans tomber dans l'idéalisation propre aux historiens russes, la biographe constate duplicité remarquable, avec laquelle Pierre promettait les pays baltes à Auguste II, sans jamais penser sérieusement honorer cette promesse. En plus, une telle séparation permettrait de poser une question assez sérieuse qui ne porte pas sur les talents du tsar, mais sur l'efficacité des institutions créées par lui. Notamment : qu'est-ce qui fonctionnait le mieux, sa diplomatie ou son armée ? Tandis que l'historiographie traditionnelle exalte toujours les victoires militaires, il semble que la diplomatie petroviennne n'ait jamais connu de désastres comparables à ceux de Narva ou du Prut.

La deuxième remarque porte sur la présentation de la réforme ecclésiastique et du procès du tsarévitch. Dans la logique de la narration, le Règlement ecclésiastique et l'instauration du Synode (1721) précèdent l'affaire du tsarévitch (1717-1718), tandis que la chronologie est inversée dans le livre. Il ne s'agit pas ici que de la chronologie, mais d'une dépendance structurelle. On pourrait dire que, grâce au procès du tsarévitch, Pierre le Grand a eu l'occasion de voir quel pouvoir et quelles ressources étaient à la disposition d'un simple évêque russe et de quels espaces libres il jouissait (il s'agit, bien sûr, de l'évêque de Rostov, Dosithée). Cette découverte a stimulé sa volonté de réglementer et de contrôler. On pourrait dire que l'affaire du tsarévitch a précipité et a radicalisé la réforme ecclésiastique.

Quant au tsarévitch, son conflit avec le tsar est expliqué dans le livre par sa personnalité. Le lecteur apprend que l'éducation du tsarévitch a été négligée et que son précepteur n'avait pas d'autorité. Ajoutant ces éléments aux intérêts religieux du tsarévitch et à l'influence cléricale, on arrive à une image assez traditionnelle. Pourtant, on pourrait se demander si le conflit n'était pas purement juridique. À partir de la publication de la loi de 1714, donnant au père de famille noble la possibilité de choisir son héritier unique, le tsarévitch était le seul fils aîné de toute la Russie qui jouissait de tous les avantages du droit de primogéniture – notamment, il pouvait faire un service minimum du vivant de son père, sachant, que tôt ou tard il allait devenir son héritier et le maître de la situation. La réaction du tsar à un tel comportement était prévisible.

La troisième remarque porte sur l'utilisation des textes, issus de la main de Pierre le Grand. À partir du moment où la biographie d'un personnage historique a été « réhabilitée » comme genre par Jacques Le Goff (*Saint-Louis*, 1996), on attache une importance particulière au discours biographique de l'époque. Or, Pierre le Grand était lui-même son Joinville et son Eginhard. De précieux témoignages autobiographiques sont éparpillés dans la correspondance du tsar et dans l'*Histoire de la guerre suédoise* dont Pierre était en même temps rédacteur en chef et coauteur. Pourtant, on pourrait expliquer la décision de l'A. de ne pas intégrer tel ou tel fragment autobiographique par la crainte de reproduire avec lui une interprétation traditionnelle, proposée par le tsar et mécaniquement reprise par l'historiographie.

En revanche, Francine-Dominique Liechtenhan choisit pour sa biographie le regard des Autres – pas seulement des Russes, mais aussi des étrangers, et surtout des diplomates qui sont ses témoins préférés. En laissant une large part au discours de l'époque, cette biographie se distingue clairement des autres. Le résultat est un aperçu de la vie et des réformes du tsar qui intègre les résultats de la recherche la plus récente.

Aleksandr LAVROV  
*Université Paris-Sorbonne – Eur'Orbem*

**French and Russian in Imperial Russia**, Derek OFFORD, Lara RYAZANOVA-CLARKE, Vladislav RJEOUTSKI, Gesine ARGENT (eds.), Edinburgh, Edinburgh University Press, 2015, 2 vol., vol. 1, *Language Use among the Russian Elite*, xviii-270 p. ISBN 978-0-7486-9551-5 ; vol. 2, *Language Attitudes and Identity*, xviii-266 p. ISBN 978-0-7486-9553-9.

Négligé il y a peu encore, le phénomène de « l'autre francophonie » (repreons le titre de l'ouvrage édité par Johanna Nowicki et Catherine Mayaux<sup>14</sup>) séduit à l'heure actuelle de nombreux chercheurs. Les travaux de Catherine Viollet, Elena Grečanaja, Wladimir Berelowitch (pour ne nommer que ces trois pionniers) ont ouvert la voie à tous ceux qui cherchaient un cadre pour leurs études des écrits en français de Russes, Polonais, Ukrainiens, Courlandais, Lituaniens des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. L'étude en question préparée par une équipe de spécialistes britanniques, russes, français et américains élargit la piste. Ces deux volumes abordent l'histoire politique, culturelle et littéraire de l'Empire de Russie du point de vue sociolinguistique. Grâce à cette méthode, les questions de bilinguisme, de diglossie, d'alternance codique, d'aménagement de la langue, souvent « oubliées » dans les travaux précédents, se posent et trouvent des réponses.

Si le caractère international est un atout incontestable de l'étude, le rapprochement de plusieurs disciplines peut devenir problématique. Comment adapter, par exemple, les méthodes sociolinguistiques qui traitent le plus souvent du langage parlé aux études de textes écrits ? Les éditeurs de l'ouvrage sont conscients de ces écueils et relèvent le défi dans l'introduction au volume 1. Ils expliquent que la variété de sources primaires peut en quelque sorte contrebalancer le manque de « matière vivante » pour leurs recherches. Il est vrai que les deux volumes dressent un large panorama du fonctionnement du français dans la culture russe. Les auteurs des 24 chapitres (12 par volume) ont recours à la correspondance privée, aux récits de voyage, à la littérature de fiction, aux écrits polémiques, aux manuels manuscrits, aux travaux d'écoliers sans oublier les traités d'architecture et de fortification, des documents de loges maçonniques, des vocabulaires et des dictionnaires, etc.

Très nombreuses et bien documentées, réunies dans le volume 1, les études de cas relèvent de sources variées. Georges Dulac analyse les fonctions du français dans la correspondance entre Catherine II et Friedrich Melchior Grimm. Vladislav Rjeoutski et Vladimir Somov étudient les échanges épistolaires au sein de la famille Stroganov, et Jessica

14. Johanna Nowicki, Catherine Mayaux (eds.), *L'Autre francophonie*, Paris, Honoré Champion, 2012, 352 p.

Tipton fait de même pour les Voroncov. Rodolphe Baudin lit les missives de l'exil d'Aleksandr Radiščev, alors que Liubov Sapchenko et Nina Dmitrieva font appel respectivement aux lettres en français de Karamzin et de Puškin. Emily Murphy cerne les limites du français dans les journaux de voyageuses russes nobles des années 1777-1848.

Ces chapitres servent de repère pour les articles consacrés aux sujets plus amples. Derek Offord, Gesine Argent et Vladislav Rjéoutski donnent un aperçu de la situation linguistique dans l'Empire de Russie sous Catherine II, alors que Nina Dmitrieva et Gesine Argent étudient la coexistence du russe et du français au cours des trois décennies suivantes. Vladislav Rjéoutski et Natalia Speranskaia analysent les fonctions de la presse francophone russe des Lumières. Xénia Borderieux redécouvre les sources françaises qui alimentent les modes en Russie et leur idiome. Sergei et Iulia Klimenko comblent une lacune dans l'histoire de la langue, en révélant les emprunts du français à la terminologie de l'architecture russe et en soulignant le rôle de la traduction des ouvrages de Roland Fréart de Chambray, André Félibien des Avaux, Jacques-François Blondel.

Si le volume 1 traite de l'usage de la langue, le volume 2 met en lumière l'attitude de la société russe à l'égard du français. Le phénomène de la gallophobie qui s'exprime en français est connu depuis longtemps. Trois chapitres développent ce cas en faisant appel au théâtre russe du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> siècle. La contribution de Derek Offord ajoute des nuances intéressantes grâce à l'analyse linguistique méticuleuse des comédies de Sumarokov, Fonvizin, Knjažnin, Xvostov et Krylov. *L'École des filles (Urok dočkam)* de Krylov inspire également D. Brian Kim qui découvre derrière la critique de la gallomanie une source française. L'étude de Svetlana Skomorokhova présente une approche « polysystématique » des écrits de Sumarokov qui permet d'abandonner la notion périmée de « faibles imitations » attachées depuis Puškin aux tragédies du « Racine du Nord » et de les définir comme de « belles infidèles ».

Les débats idéologiques langagiers se trouvent au cœur de trois chapitres qui s'adressent aux textes polémiques et propagandistes du premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle portant sur le développement du russe. Gesine Argent démêle l'argumentation des puristes et des « libéraux ». G. M. Hamburg redresse le contexte social, politique et culturel des vues conservatrices de Šiškov, Rostopčïn et Glinka. Sara Dickinson montre les préférences de Karamzin, Žukovskij et Glinka en 1812 face à la situation politique difficile où il faut exprimer le concept français « patrie » en russe.

La hiérarchie de langues aux siècles des Lumières est discutée dans les articles de Stephen Bruce et de Michelle Lamarche Maresse. Les auteurs retrouvent sous la plume de Catherine II et de la princesse Daškova une certaine « défense et illustration de la langue russe » née de la volonté de lui trouver une place parmi les idiomes « civilisés ». Quelques décennies après l'impératrice et son amie, Aleksandr Puškin pratique avec aisance, comme le montre Derek Offord, le rapprochement et la distinction du russe et de français dans sa prose.

Le français donne littéralement la parole aux Russes quand ils manquent de mots pour exprimer un sentiment ou un fait. Carole Chapin porte un regard croisé sur les périodiques russes et français des Lumières pour découvrir la naissance de stéréotypes nationaux. Olga Vassilieva-Codognot reprend le sujet de Xénia Borderieux pour le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle compare les descriptions de modes féminines dans les revues russes avec

les originaux français pour montrer les emprunts. Le volume 2 se termine par une étude de Victor Zhivov qui se distingue tant par sa finesse que par son ampleur. Le regretté linguiste russe explique comment le concept français « l'amour » donne naissance aux nouvelles pratiques culturelles et au nouveau vocabulaire sans pour autant exercer une influence dominante et priver la culture authentique de voies de progression.

En décrivant la coexistence, la compétition et la fusion des langues, les contributeurs de ces deux volumes définissent le français en Russie impériale comme un intermédiaire, langue d'intimité et de réflexion, de culture et de littérature, un moyen de s'inscrire dans les communautés imaginaires de l'Europe que ce soit des salons particuliers ou des académies savantes. Au niveau politique, la francophonie et le rayonnement du français deviennent les instruments de l'Empire, de Catherine II à Alexandre I, pour forger son image, celle d'un état multinational, multilingue, ouvert à l'Occident et fidèle à ses racines. Basée sur une matière riche et une méthodologie novatrice, cette réponse à l'éternelle question, « la Russie, est-elle européenne ou asiatique ? », si elle n'est pas exhaustive, est de toute façon très précise et bien véridique.

Denis KONDAKOV

*Université d'État de Polotsk*

GOLBURT Luba, **The First Epoch. The Eighteenth Century and the Russian Cultural Imagination**, Madison, The University of Wisconsin Press, 2014, 387 p. ISBN 978-0-299-29814-2

L'ouvrage de Luba Golburt s'intéresse à la manière dont la littérature russe du XIX<sup>e</sup> siècle, entre romantisme et réalisme, a perçu la littérature du siècle précédent et a plus largement construit ses représentations de la Russie des Lumières. Comme le montre en effet brillamment l'auteur, le grand siècle de la littérature russe, qui s'est très tôt construit, en accord avec l'ethos révolutionnaire et démiurgique du romantisme, comme le début de la culture russe moderne, s'est néanmoins constamment interrogé sur son prédécesseur, tant celui-ci, lu à l'aune d'une révolution pétroviennne de plus en plus mythologisée, semblait prétendre incarner déjà tout à la fois la rupture et la modernité. Cette interrogation prit la forme de tentatives pour délimiter et comprendre le siècle, afin de se positionner par rapport à lui, entreprise de plus en plus ardue à mesure qu'il s'éloignait dans le temps et/ou que ses signes devenaient sémiotiquement obscurs à ses petits et arrière-petits-enfants.

L'ouvrage est divisé en deux parties, consacrées respectivement au « moment deržavinien » du tournant du siècle puis au roman, de Lažečnikov à Turgenev en passant par Puškin. L'importance accordée à Deržavin ne doit pas surprendre, tant l'œuvre de l'auteur pose la question de la délimitation du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour la résumer en une formule employée par Luba Golburt, on s'est souvent demandé si le poète était le dernier écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou le premier du XIX<sup>e</sup>. Ni vraiment l'un, ni vraiment l'autre, ou plutôt les deux, répond l'auteur, tant l'œuvre deržavinienne incarne la transition entre les deux siècles. De fait, elle est marquée tout à la fois par la transformation du modèle

de l'ode, incarnation littéraire même du « siècle des impératrices », critiquée au XIX<sup>e</sup> comme le symbole de la servilité en littérature, et par l'adhésion, suivie du rejet et de la nostalgie, pour le siècle de Catherine. La deuxième partie, quant à elle, étudie la fictionnalisation du XVIII<sup>e</sup> siècle par les écrivains romantiques et post-romantiques, à travers l'étude de l'intérêt du romantisme pour l'histoire, des avatars du modèle scottien en Russie, puis de la question de la place de l'histoire dans le roman réaliste. Comme on le voit, l'ouvrage traite successivement de la poésie puis de la prose, de manière à intégrer sa réflexion thématique et idéologique dans la diachronie de l'évolution des formes dominantes. À l'intérieur de cette grande articulation, il distribue sa matière en six chapitres.

Le premier se penche sur l'évolution de la représentation du souverain (et surtout de la souveraine) dans l'ode, au moment du passage du modèle lomonossovien à celui de Deržavin. Alors que le premier modèle, inspiré par une vision cyclique de l'Histoire, est synthétique et met en lumière l'incarnation dans chaque nouveau monarque des qualités de ses prédécesseurs, le second, marqué par l'abandon, sous l'effet de la réception de la Révolution française, d'une vision stable et répétitive du processus historique, vise à en donner une représentation personnalisée, largement en accord avec les éléments du *self fashioning* de l'impératrice Catherine II elle-même. Cette évolution est mise en lumière par Luba Golburt dans la manière dont évolue la représentation du corps de la souveraine dans l'ode. Alors que chez Lomonosov et ses suiveurs il cède à l'esprit, il en est l'incarnation même chez Deržavin. Or, si ceci permet de personnaliser l'ode, cela empêche de représenter la souveraine comme une incarnation mythologisée du pouvoir.

Le deuxième chapitre porte sur diverses odes de Petrov, Deržavin, Karamzin ou Dmitriev, consacrées à la mort de Catherine et à l'avènement de Paul I<sup>er</sup>. La mort de l'impératrice est effectivement un événement central dans toute tentative, alors ou aujourd'hui, de délimiter le XVIII<sup>e</sup> siècle, tant elle fut suivie d'une remise en cause brutale par Paul du projet culturel et idéologique de sa mère, qui sembla à ce titre devoir refermer définitivement le siècle des Lumières. Contraints, pour des raisons politiques, d'abandonner les figures imposées du genre de l'ode, Deržavin ou Karamzin coupèrent toute idée de transmission entre les deux souverains, suggérant brutalement la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le cas du premier, remplaçant la légitimité du rapport prédécesseur/successeur par l'élection sentimentale du souverain par un peuple aimant dans le cas du second, suivi bientôt par son ami Dmitriev, qui distingua les règnes de Paul et Catherine en les articulant autour de l'antinomie sentimentaliste bonheur vs. gloire. Ces stratégies d'évitement vidèrent l'ode de son contenu et appelèrent son renouvellement. Celui-ci vint de Deržavin, qui revivifia le genre en le mélangeant à l'élégie dans *Promenade à Tsarskoe Selo*. Figurant par l'image des ruines du parc l'abandon des Lumières par le règne de Paul, le poète acheva d'intimiser la figure du souverain à travers la remémoration élégiaque, y trouvant même le moyen de se réconcilier avec Catherine II. En même temps, il ressuscita la dimension érotique du règne précédent en rendant leur signification historique aux fabriques et monuments du parc, fixant pour les générations futures une image du XVIII<sup>e</sup> siècle comme siècle des grands hommes, des grands projets (notamment grec) et d'une féminité mythologisée.

Le chapitre trois aborde une autre manière de renouveler l'ode, par déplacement de l'attention de la figure du souverain vers l'Histoire. Étudiant diverses odes de Lvov,

Radiščev, Slovcov et Bobrov, Luba Golburt montre comment elles tâchèrent d'appréhender le siècle échu comme une séquence historique remplaçant celle, classique dans l'ode, du règne du souverain. Suggérant que le XVIII<sup>e</sup> siècle fut celui de l'Europe, Lvov présenta le siècle naissant comme celui de la Russie et rompit dans son ode avec le charisme du monarque pour faire émerger le peuple comme nouvel acteur historique ; pour Radiščev, la spécificité du siècle échu tenait à son mélange de sagesse et de folie (« stoletie bezumno i mudro »<sup>15</sup>), combinaison unique qui ne pouvait être chantée que dans un mélange d'ode et d'élégie, lui-même à l'image de la position d'un écrivain partagé entre soif de liberté et désir de pardon ; chez Slovcov, le XVIII<sup>e</sup> siècle était celui des grands hommes, du triomphe de l'individu et de celui de la raison. Sa trace se ferait sentir dans le modelage des siècles futurs, tant l'Histoire lui paraissait conforme au principe de la sédimentation géologique popularisé par Pallas et Hutton. Siècle de la science chez Bobrov également, le XVIII<sup>e</sup> siècle annonçait le XIX<sup>e</sup>, dont il servait de modèle, autour d'une frontière historique symétrique gardée par un Janus tourné aussi bien vers Pierre I<sup>er</sup> que vers Alexandre. La disparition du souverain comme sujet de l'ode obligea ici à redéfinir le rôle du poète, alors que la pratique du patronage disparaissait. C'est à quoi s'employa Puškin dans plusieurs poèmes étudiés en clôture de ce chapitre, notamment *À un Grand*. Réfléchissant au statut du poète au XVIII<sup>e</sup> siècle pour le comparer à son statut contemporain, Puškin s'interrogea sur le rôle de l'inspiration dans la poésie générée par le système du patronage et, concurremment, sur la liberté du poète ; cette réflexion fut également l'occasion de s'interroger sur le rapport du poète au pouvoir, alors que Puškin connaissait l'exil et qu'il aurait pu demander grâce. Enfin, elle fut l'occasion de s'interroger sur le rapport au public et sur la valeur symbolique de la poésie dans une économie de l'échange, au moment historique où la littérature passait d'outil d'échange symbolique à bien de consommation.

Le quatrième chapitre est le premier consacré à la prose et aux tentatives de mise en fiction du XVIII<sup>e</sup> siècle par le XIX<sup>e</sup>. Ces tentatives, qui font la matière de la deuxième partie de l'ouvrage, servirent, selon Luba Golburt, à élaborer des relations au passé centrées sur l'individu et distinctes de celles développées par le discours du pouvoir. Après avoir rappelé l'obsession pour l'Histoire du romantisme, l'auteur y étudie sa marchandisation généralisée, notamment via sa déclinaison visuelle sur toutes sortes de supports et à travers de nombreuses attractions. Dans la prose, cette manie de l'histoire s'exprima dans les romans historiques inspirés de Scott et dont deux, en Russie, portaient sur le XVIII<sup>e</sup> siècle : *la Maison de glace* de Lažečnikov et *la Fille du capitaine* de Puškin. Cet intérêt pour le XVIII<sup>e</sup> siècle tenait au fait qu'il correspondait à la distance historique type entre-temps de l'histoire et temps de la narration, inaugurée par l'œuvre paradigmatique de Scott qu'était *Waverley* : « sixty years since ». Il tenait aussi au fait que Scott était comparé en Russie à Karamzin, et qu'à ce titre des œuvres inspirées par lui pouvaient venir compléter le récit historique, interrompu au XVII<sup>e</sup> siècle, de *l'Histoire de l'État russe*. Reprenant le modèle scottien, Lažečnikov le modernisa sous l'influence du roman frénétique français, en insistant, grâce à des scènes *visuelles* érotiques ou violentes,

15. C'est le titre choisi par ses éditeurs pour le volume rassemblant les contributions du dernier congrès de l'International Study Group on Eighteenth-century Russia : E. Waegemans, H. van Koningsbrugge, M. Levitt, M. Ljustrov, (eds.), *A Century Mad and Wise. Russia in the Age of the Enlightenment*, Groningen, Netherlands Russia Centre, 2016.

facilement inspirées par le règne d'Anna Ivanovna, sur une brutalité du XVIII<sup>e</sup> siècle que la tradition de l'ode avait tue. Ce faisant, il révélait la nature réelle du goût pour l'histoire des romantiques : un voyeurisme obsessionnel et transgressif pour un passé fantasmé. Critique vis-à-vis de ce « galvanisme », Puškin développa dans *la Fille du capitaine* une esthétique anti-spectaculaire de la sobriété, qui favorisait la métonymie et l'allusion pour effacer l'exotisme historique et dé-romanticiser le modèle scottien. Cette poétique métatextuelle de la « reconnaissance » (des modèles littéraires et des allusions politiques contemporaines) soulignait une continuité de l'histoire russe qui s'opposait directement à l'exoticisation du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette exoticisation et le désir qu'elle suscita sont au centre du chapitre cinq. Luba Golburt y étudie d'abord, chez Karamzin et Glinka, le discours critique de la presse du début du XIX<sup>e</sup> siècle sur la mode et sur la façon dont celle-ci fixe visuellement l'Histoire tout en la vidant de son sens. Puis l'auteur s'intéresse aux réflexions hégéliennes de Pogodin et Kireevskij sur la coexistence à leur époque de plusieurs générations, marquée chacune par une expérience historique différente et produisant un *zeitgeist* particulier. Ces deux idées sont ensuite appliquées à une étude de la *Dame de Pique*, présentée comme le récit du fantasme produit par Hermann sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui lui fait désirer la vieille comtesse, métonymie de Catherine II et elle-même métonymisée dans ses vêtements, son espace propre et ses objets. Produit d'un ethos bourgeois (et allemand) du travail et de l'économie, triomphant dans le siècle normé et masculinisé de Nicolas I<sup>er</sup>, Hermann désire un XVIII<sup>e</sup> siècle féminin et aux parures colorées, véhiculant un modèle alternatif d'accès à la richesse, par le biais de l'image du favoritisme.

Alors qu'Hermann comprenait encore le XVIII<sup>e</sup> siècle, fut-ce sous une forme fantasmée, les personnages des fictions ultérieures du XIX<sup>e</sup> ne le comprennent plus, problème au centre du sixième et dernier chapitre de l'ouvrage, consacré à la prose de Turgenev. Comme le montre Luba Golburt, les romans de l'écrivain (*Pères et fils*, *Terres vierges*) et surtout certaines de ses nouvelles (*Une jeune fille malheureuse*, *le Brigadier*) abondent en personnages de vieillards, oncles et tantes sans enfants, associés au XVIII<sup>e</sup> siècle par les narrateurs turgenieviens, qui les scrutent sans les comprendre, substituant à leur possible identité psychologique une identité historique seulement. Marginalisés, ridicules, physiquement diminués ou petits et évoqués par des diminutifs qui les apparentent à l'esthétique réduite de l'anecdote ou du portrait en miniature, ces personnages permettent à l'écrivain de poser deux questions angoissantes : la permanence de l'impulsion modernisatrice et réformatrice qu'incarne le XVIII<sup>e</sup> siècle et que reproduit cent ans plus tard le progressisme de la génération de Turgenev, et la solidité de l'ambition du réalisme à lire l'histoire et le changement historique, dont il tire pourtant une de ses légitimités idéologiques. La réponse à cette deuxième question apparaît dans la frustration des narrateurs du XIX<sup>e</sup> siècle face à leurs parents du XVIII<sup>e</sup>. Celle-ci exprime le pessimisme de Turgenev, qui s'oppose à l'optimisme historique d'un Tolstoï, pour lequel la continuité historique est assurée par une transmission familiale chantée largement dans *Guerre et Paix*.

Terminant son cheminement avec Turgenev, dont les personnages vivent précisément « sixty years after », qui plus est au moment des Grandes réformes lesquelles, en tuant le monde ancien, achèvent de l'exoticiser, Luba Golburt lui ajoute un codicille avec Belyj et Xodasevič, dont deux poèmes évoquent le phénomène au centre de *The First Century*, à savoir la tension entre le désir pour le XVIII<sup>e</sup> siècle et l'incapacité grandissante à le saisir.

Comme l'aura suggéré la longueur de cette recension, l'ouvrage de Luba Golburt est d'une richesse remarquable. De fait, le livre est non seulement d'une grande originalité, mais il s'appuie sur une variété impressionnante de sources, convoquant aussi bien articles de périodiques, qu'auteurs méconnus (Slovcov) ou œuvres moins connues d'auteurs centraux (les nouvelles de Turgenev). Utilisant la catégorie très productive d'imagination culturelle, il en explore les dimensions matérielles, notamment visuelles, ainsi que les mécanismes, notamment historiques, spatiaux, mais également genrés. Les résultats proposés sont très stimulants. Outre d'innombrables analyses ingénieuses, dont celles de Deržavin et de la *Dame de pique* sont les plus jubilatoires, le lecteur trouvera dans cet ouvrage une analyse stimulante de la chronologisation de l'histoire de la littérature russe. Abordée tout à la fois par l'étude de la réflexion que menèrent à son propos les contemporains de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et par le travail de *close reading* des œuvres du XIX<sup>e</sup> proposé par Luba Golburt, cette analyse lui permet de proposer son propre continuum signifiant, autour de la séquence 1750-1850, à savoir du XVIII<sup>e</sup> siècle à partir du moment où il s'écrit, jusqu'à l'extinction des traces, notamment physiques, qu'il laissa dans le XIX<sup>e</sup> siècle.

Au regard des très grands mérites de l'ouvrage, je me permettrai quelques rapides remarques. Celles-ci concernent d'abord quelques silences de l'ouvrage. Le lecteur est ainsi un peu étonné de ne pas voir exploité l'ouvrage de Petr Vjazemskij sur Fonvizin, tant il éclaire sur ce que pouvait être, au XIX<sup>e</sup> siècle, la réflexion d'un écrivain sur le travail et la condition d'auteur au XVIII<sup>e</sup> siècle. De fait, l'ouvrage n'est que rapidement évoqué en note (note 6, p. 286). De même, Griboedov n'est cité que brièvement en introduction, alors même que *le Malheur d'avoir de l'esprit* articule clairement, autour de la problématique romantique du conflit de génération, la perception du règne de Catherine II par les jeunes gens du règne d'Alexandre. Enfin, l'analyse de la mise en fiction du XVIII<sup>e</sup> siècle par la prose romanesque chez Puškin aurait sans doute dû laisser une place au *Nègre de Pierre le Grand*, qui aurait permis de nuancer les réflexions tirées de la seule analyse de *la Fille du capitaine*. De fait, *le Nègre de Pierre le Grand* articule différemment la familiarisation – via le récit intime d'une histoire familiale – avec l'exotisation temporelle et spatiale – via la mise en scène du XVIII<sup>e</sup> siècle à travers sa représentation surdéterminée sous la forme du Paris de la Régence. Enfin, si Luba Golburt analyse finement la construction progressive d'une assimilation dans l'imagination historique entre XVIII<sup>e</sup> siècle et servage (notamment p. 247 et 263), il est dommage de n'avoir pas tenté d'examiner quel a pu être le rôle dans ce processus de la publication du *Voyage de Pétersbourg à Moscou* de Radiščev par Gercen à Londres en 1858.

Ces silences étonnants concernent également la bibliographie critique. Ainsi, il est regrettable que Luba Golburt ne connaisse pas l'ouvrage de Carherine Thomas *le mythe du XVIII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle* (Paris, Champion, 2003). De fait, non seulement il annonce la problématique au centre de *The First Epoch*, mais il en anticipe même certaines analyses, notamment dans les chapitres consacrés à la description des vieillards (p. 471-476) et de leurs objets (p. 458-462) dans la prose du XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, quelques points, portant essentiellement sur des détails, il est vrai, peuvent être discutés. Ainsi, page 208, la critique du luxe est présentée essentiellement comme une critique « conservatrice », motivée par l'argument que la mode tend à niveler la société en cachant les différences d'appartenance sociales. Il y a des arguments moins

« conservateurs » à la critique du luxe au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment ceux inspirés par Rousseau, dont le prestige moral auprès de la génération sentimentaliste est indubitable. À propos de la mode toujours, il me semble abusif d'écrire que le débat qu'elle suscite en France est uniquement « interne » (« self contained », p. 208); il est en effet aussi l'un des lieux où se joue la bataille pour la domination culturelle européenne que se livrent la France et de l'Angleterre. Pages 229-232, la manière de s'exprimer, brutale et familière, de la vieille comtesse de Puškin, est rapprochée, à juste titre, de celle de Čvankina, héroïne de la comédie *O vremja!* de Catherine II; elle aurait cependant pu être rapprochée également de celle d'un autre personnage de la tradition comique du XVIII<sup>e</sup> siècle, inspiré partiellement du reste par les personnages féminins des comédies de Catherine, mais autrement plus célèbre : Prostakova, l'héroïne de *Nedorosl'*. Enfin, l'utilisation de la référence, dans les fantasmes de Hermann vis-à-vis de la comtesse, au rituel du lever et du coucher (et non « levée » et « couchée ») versaillais, me paraît hasardeuse (page 232). De fait, la comtesse appartient, comme l'explique Luba Golburt, au temps de Catherine II, qui valorise, comme l'époque de Louis XVI en France, le développement de l'intimité, tant dans les pratiques quotidiennes que dans l'aménagement des espaces de vie; ce mouvement est particulièrement fort dans l'aristocratie, qui investit ces nouveaux modèles de comportement et s'éloigne des rituels de la cour versaillaise, que Marie-Antoinette elle-même, du reste, essaie de bousculer et qui s'accordent mal, pour la Russie, avec le *self fashioning* de Catherine.

Que ces quelques remarques ne masquent pas le fait que le livre de Luba Golburt est un ouvrage important et une lecture indispensable pour les spécialistes tant de la littérature du XVIII<sup>e</sup> que de celle du XIX<sup>e</sup> siècle russes, qu'il a l'immense mérite, une fois n'est pas coutume, de faire dialoguer.

Rodolphe BAUDIN  
*Université de Strasbourg*

PETTINAROLI Laura, **la Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)**, Roma, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 367), 2015, 937 p. ISBN 978-2-7283-1103-3

Depuis les travaux de Paul Pierling, qui s'intéressaient au début de la période moderne, il n'avait pas été donné de lire une étude aussi ambitieuse sur les relations entre le Saint-Siège et la Russie<sup>16</sup>. En plus de 900 pages serrées, érudites et claires, Laura Pettinaroli restitue un tournant dans l'histoire pontificale. On voit le « rêve russe » de la papauté, inauguré dès l'époque d'Ivan III (1462-1505) et d'Ivan le Terrible (1533-1584), prendre une intensité nouvelle, s'imposer au premier rang des préoccupations du Vatican, au point de provoquer une « saturation dévotionnelle sur la question russe » (p. 788). Ce faisant, la papauté est amenée à repenser les modes d'action de l'Église catholique dans le monde contemporain, à développer ou à renouveler son utilisation des moyens de communication de masse, son action caritative et sa doctrine sociale et

16. P. Pierling, *la Russie et le Saint-Siège : études diplomatiques*, Paris, Plon, 1896-1912, 5 vol.

politique. Croisant les approches, l'A. nous donne une histoire de la diplomatie vaticane, une histoire institutionnelle des Églises et un essai d'anthropologie religieuse sur la foi et ses pratiques. Ce livre réveille le souvenir des « prières pour la conversion de la Russie » qu'on entendait encore, il n'y a pas si longtemps, dans les églises catholiques de par le monde. Il répond à sa manière à la célèbre question de Staline : « le Vatican, combien de divisions ? »

Après un rappel sur le pontificat de Léon XIII (1878-1903) qui a renoué, entre 1880 et 1882, les relations avec l'Empire russe, rompues en 1866, l'A. ouvre son enquête en 1905, année d'ébranlement de la Russie tsariste, mais aussi d'ouverture nouvelle, avec l'édit sur la tolérance religieuse (4/17 avril) qui libère véritablement les consciences. La recherche s'ordonne en trois grandes parties chronologiques : « 1905-1917, convertir une Russie en mutation » ; « 1917-1928 : la nouvelle Russie au cœur des préoccupations du Saint-Siège » ; « 1929-1939 : la politique russe du Saint-Siège, entre crise et spiritualisation ». La périodisation ne correspond donc pas à une histoire par règnes, même si chaque pontife romain imprime une marque personnelle à sa politique russe, qu'il s'agisse de Pie X (1903-1914), Benoît XV (1914-1922), ou Pie XI (1922-1939). L'A. prend également en compte l'action de certains hauts dignitaires de la Curie, comme le Français Mgr. Michel d'Herbigny, ou Mgr. Pacelli, le futur Pie XII. La chronologie est dictée par l'évolution de la situation en Russie, puis en URSS, mais aussi par les répercussions de la crise mondiale de 1929 qui a un impact incontestable sur les ressources de l'Église catholique.

La période 1905-1917 est dominée par un certain optimiste : « mieux connue grâce aux orientalistes, la Russie, marginale dans l'orbe catholique, s'impose comme un objectif privilégié de la papauté, alors que les recherches théologiques font de l'orthodoxie une confession relativement proche, dont le schisme pourrait être facilement résorbé ». Même si, dès 1907, les résistances des autorités se font sentir, le Vatican persévère. Privé de ses intermédiaires traditionnels par la Première Guerre mondiale, il se tourne vers de nouveaux partenaires diplomatiques, comme le Canada et les États-Unis. En 1917, c'est « dans une dynamique d'enthousiasme missionnaire, mais aussi d'incertitudes sur l'évolution politique de la Russie que le Saint-Siège aborde les révolutions » (p. 249).

Durant les années 1917-1928, l'engagement de la papauté dans les affaires russes ne se dément pas et l'amène à développer une diplomatie dynamique et innovante. Le but poursuivi n'est plus seulement la défense des catholiques d'URSS, peu nombreux du fait de l'accession à l'indépendance des anciennes provinces occidentales de l'Empire russe, mais la manifestation d'une solidarité interconfessionnelle active (p. 350). Il s'agit aussi de mieux connaître l'orthodoxie russe. Dès mai 1917, une Congrégation pour l'Église orientale, indépendante de la Propaganda Fide, est créée. En octobre suit la fondation de l'Institut pontifical oriental (p. 357-360). La famine de 1921-1922 en URSS provoque le lancement par le Vatican d'une œuvre nouvelle, la Mission de secours en Russie, formée de prêtres auxquels l'action religieuse est interdite, mais qui distribuent une aide humanitaire d'urgence. La fermeture de la mission, en 1924, et l'anéantissement des structures ecclésiastiques officielles n'empêchent pas la poursuite de négociations secrètes avec les autorités soviétiques, dans lesquelles Mgr Pacelli s'implique activement. En 1925 est créée à Rome la commission Pro Russia, sous la tutelle directe du pape. Le Vatican tente d'installer une hiérarchie d'administrateurs apostoliques en Russie et de tisser un réseau de communautés de rite oriental rattachées à Rome dans l'émigration.

Les fidèles en Europe et en Amérique sont largement mobilisés sur le terrain caritatif et sur celui de l'union (p. 540-541).

Entre 1929 et 1939, une partie des hommes qui s'étaient investis sur le terrain russe est relevée de ses fonctions et les moyens financiers sont réduits. Le collège Russicum est fondé en août 1929, mais la commission Pro Russia est réorganisée sur un pied plus modeste en 1934. Au plan diplomatique, le Vatican apparaît comme une puissance faible. Ces reculs sont compensés par un usage renouvelé de la dévotion et par des prises de position beaucoup plus publiques qu'auparavant. Pie XI fait paraître une lettre ouverte, datée du 2 février 1930, qui dénonce la « terrible persécution » des croyants en URSS et lance une « croisade de prières » dans le monde chrétien (p. 635). La mobilisation religieuse en faveur de la Russie augmente dans les années trente et c'est dans ce contexte qu'est mis en avant le « secret russe » de Fátima, alors que le lien entre les apparitions portugaises (13 mai-13 octobre 1917) et la Russie était resté quasiment invisible jusque-là (p. 785). Dans le même temps, la papauté met en forme sa condamnation doctrinale du communisme, alors qu'elle hésite encore à formuler un rejet global de ce que l'on appellera par la suite les totalitarismes. Le terme de l'étude, 1939, est l'année de tous les paradoxes. Alors que le catholicisme était à peu près totalement anéanti en URSS, il renaît subitement par les effets du pacte Molotov-Ribbentrop. L'accord germano-soviétique fait en effet basculer dans l'orbite soviétique plus de 23 millions de personnes, dont 8 millions de catholiques. Pour reprendre les mots du père Charles Bourgeois : « la Russie vient à nous » (p. 790). Ici, on serait tenté de mettre en rapport le livre de L. Pettinaroli et celui de Sabine Dullin sur la frontière soviétique<sup>17</sup>. Quand elle est mince, comme en 1917-1920 où les confins occidentaux de l'URSS coïncident presque avec ceux de la Russie des premiers Romanov, les espoirs d'influence romaine sont quasi-nuls. Au contraire, quand elle s'épaissit, en reprenant possession d'une partie de la Finlande, des Pays Baltes, d'une moitié de Pologne et de la Moldavie, ou quand (en 1945-1948) elle englobe les démocraties populaires, le catholicisme se retrouve, tel Jonas, dans l'estomac de la baleine soviétique.

Comme l'A. le souligne, il faut bien comprendre que la papauté agit à au moins quatre titres : en tant que puissance internationale cherchant à s'imposer comme interlocuteur de l'État russe, en tant que tête pastorale, soucieuse de protéger l'Église locale et de définir une stratégie missionnaire cohérente dans l'espace russe, en tant que juridiction suprême et source du droit canon, et enfin en tant que magistère romain, amené à se positionner théologiquement face au christianisme orthodoxe, mais aussi à alerter les catholiques du monde entier sur les doctrines politiques hostiles à la foi (p. 793). La politique de « négociation obstinée sur des objets très modestes » peut paraître peu productive à court terme, mais elle sera une expérience utile : on y perçoit certainement les prodromes de la politique des « petits pas » à l'égard des régimes communistes qui sera pratiquée à partir des années soixante (p. 794). On constate aussi une interaction féconde, ou un espoir de régénération mutuelle. Le catholicisme se voit comme une force capable d'apporter au christianisme russe de quoi sortir des ornières d'une Église aveuglément nationale : une liberté par rapport à l'État capable de conjurer le césaropapisme, une capacité d'organisation susceptible de résoudre les défis sociaux. En

17. S. Dullin, *la Frontière épaisse : aux origines des politiques soviétiques, 1920-1940*, Paris, EHESS, 2014.

retour, il espère puiser dans la Russie rurale, traditionnelle, mystique, mariale, monastique, des richesses pour revivifier le catholicisme européen en proie à la sécularisation (p. 797). Cette attitude est peut-être en partie d'origine française. Outre d'Herbigny, bien étudié par l'A., on pense à des « slavophiles français » en contact étroit avec l'émigration russe (Teilhard de Chardin, Maritain, voire Mauriac).

Inévitablement, la somme d'informations et la moisson d'idées apportées par l'A. conduisent le lecteur à en vouloir encore davantage. Si les idées et les initiatives, parfois contradictoires, de la partie catholique sont parfaitement exposées, on n'est pas toujours aussi renseigné sur le camp russe et soviétique. Se contente-t-il d'une attitude purement réactive, pragmatique, ou bien élabore-t-il, au fil du temps, une véritable politique vaticane ? On souhaiterait aussi des comparaisons plus systématiques, pour mieux comprendre la place de la Russie dans la vision du monde de la papauté. Par exemple, si « la persévérance du Saint-Siège » dans l'action diplomatique, même infructueuse, est « justifiée par l'importance stratégique et missionnaire du catholicisme de Russie » (p. 150), la Chine n'offre-t-elle pas des perspectives analogues, voire plus séduisantes encore ? C'est ce que suggère l'évocation de « l'élan missionnaire en Asie » (p. 249). Par ailleurs, l'A. elle-même suggère (p. 799) que l'interaction, ou la concurrence de la politique russe du Vatican avec les initiatives anglicanes et protestantes doit être approfondie. La Bible society, qui a activement cherché à faire pénétrer des bibles en russe dans l'espace soviétique mériterait d'être plus particulièrement prise en considération. Enfin, dans la perspective du glissement progressif de la défense de la liberté religieuse à la défense des droits de l'homme, il faut certainement faire des rapprochements avec l'action de la Croix rouge et approfondir le lien entre la politique vaticane et la diplomatie des États-Unis qui, plus que les pays d'Europe, n'hésitent pas à faire de la liberté religieuse un objet de négociation avec les Soviétiques.

Pierre GONNEAU

Université Paris-Sorbonne – EPHE

INGERFLOM Claudio Sergio, **le Tsar c'est moi : l'imposture permanente d'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine**, Paris, PUF, 2015, 520 p.

ISBN 978-2-13-065218-2

« L'autonomination est la norme de l'histoire politique de la Russie ». *L'Histoire russe* de Ključevskij est le fil dont use Claudio Sergio Ingerflom pour tresser son œuvre. En suivant la déconstruction et le désassemblage, empruntés à Derrida, l'auteur promet de dénicher les fausses croyances concernant l'histoire russe qui résultent de préjugés historiques d'ordre idéologique.

Une histoire de la mystification à travers le concept de *samozvanstvo* (autonomination) souligne alors les composants de l'histoire politique de la Russie. Ingerflom adhère à la *Begriffsgeschichte* de Koselleck c'est-à-dire à « l'idée des coefficients de changement et d'accélération qui transforment les vieux champs de sens ». En ce cas, le concept est proprement le *samozvanstvo*, difficilement compréhensible et traduisible à travers des catégories occidentales. Ingerflom relève deux idées fausses des historiens

concernant la Russie : l'autonomination aurait disparu après 1861, la prise du pouvoir par les bolcheviks aurait marqué une rupture absolue par rapport au passé ; en un mot l'autonomination se serait interrompue à cause de plusieurs césures historiques.

Se réclamant de l'école de la longue durée des *Annales* et de la sémiotique historique de Jurij Lotman, l'A. – au contraire – refait l'itinéraire de l'autonomination russe, vue comme un stéréotype propre de la pensée politique et aussi comme forme de mécontentement social (Ključevskij). Ingerflom décrit toutes les formes de rébellion sociale, soit internes, soit internationales qui se succèdent à partir du Temps des troubles dont certaines sont significatives d'une phase particulière : les actes des faux Dimitri I et II, l'insurrection de Razin, la figure de Pierre I<sup>er</sup> et la répétition du style d'Ivan IV, la révolte de Pugačev, l'affaire Čigirin, pour terminer par le lien entre les révolutions du xx<sup>e</sup> siècle et l'imposture permanente.

Adhérant à la thèse de la longue durée, Ingerflom croit qu'à partir de la tentative cosaque d'installer un imposteur moldave sur le trône, s'est créé un précédent historique d'escroquerie visant à délégitimer le pouvoir symbolique de celui qui régnait et qui a été – par la suite – la réponse, à la fois du mécontentement social, parfois une intention étrangère de créer l'instabilité politique en Russie. L'A. analyse beaucoup d'éléments pour démontrer que le *samozvanstvo* est le coefficient de changement historique et social dont parle Derrida. Son travail est le résultat d'une série d'analyses, présentées dans *les Représentations collectives du pouvoir et l'imposture en Russie* et la *Naissance de la conception politique du pouvoir en Russie*. Ces travaux préfigurent la thèse selon laquelle la « représentation populaire est fondée sur l'assimilation du politique au surnaturel ». De plus, dans *Stratégies paysannes et mystifications intellectuelles*, Ingerflom souligne deux ordres de séquences chronologiques et chronotopiques concernant l'autonomination des tsars en Russie : la première, propre au Temps des troubles, est constituée par trois étapes, les rumeurs sur la vie du tsar, la connaissance du prétendant et l'éclatement de la révolte ; dans la deuxième séquence qui naît avec le soulèvement de Razin, la révolte – au contraire – éclate au nom du tsar régnant et précède la rumeur sur le tsarévitch.

L'autonomination de faux tsars comme partie intégrante de l'histoire russe se base toujours sur trois éléments, sources des sept documents produits directement par les rebelles : la parole, le corps, le fait. Le tsar n'a d'existence que par acte *verbal*, son *corps* est un moyen pour les rebelles de réclamer la subsistance du régnant et le *fait* est l'union de tous les deux, toute action ou parole contre le tsar peut être un fait maléfique punissable.

Pour Ingerflom, la Russie avec ses éléments constitutifs d'une foi en la transcendance mystique anticipe les apories de la modernité, par exemple à travers l'écart de la représentation politique entre représenté et représentant. La mystification « emblème destiné à légitimer des mouvements collectifs, se déplace rapidement de la primauté du rôle individuel à celle de l'action collective ». L'autre caractère complémentaire à l'autonomination est celui de l'inversion des signes. À partir de l'introduction de la mascarade par Ivan IV en 1575 alors qu'il intronise Siméon à sa place, la figure du *fol en Christ* justifie toute action néfaste entreprise par le tsar en inaugurant un « isomorphisme qui relie le tsar à Dieu ».

Après Razin, la figure de Pierre le Grand suscite à nouveau une prolifération d'auto-nommés (*samozvancy*). En fait, à la suite de la réforme de l'Église de Pierre I<sup>er</sup>, les Romanov-Antéchrist deviennent un lieu commun de la contestation populaire. La suppression du patriarcat signe aussi une personnalisation de l'héritage royal (*gosudarstvo*). Pour Ingerflom, Pierre le Grand a « contribué au blocage de la sécularisation et de la naissance de la politique moderne ».

La révolte de Pugačev se caractérise par l'ajout de la *superstition civile* comme élément du paysage des révoltes populaires. L'aspect magique déjà existant prend le pas sur le reste et donne lieu à un couple *sorcier-délateur*. L'élément du merveilleux dans l'histoire et la formation d'une crédulité laïcisée dans la population sont des facteurs inchangés et permanents en Russie.

Chaque fois, l'élément politique est rappelé par la transcendance mystique, que ce soit sous la forme de mascarade, d'isomorphisme ou de malédiction.

Pour ce qui concerne le xx<sup>e</sup> siècle, l'auteur signale des actes laïques qui sont toujours imputables au *samozvanstvo*. L'affaire Čigirin dans laquelle le groupe « Terre et liberté » rejoint les préjugés du peuple russe, en adoptant le drapeau d'un faux tsar bienfaiteur et mythique du peuple et l'accusation contre Kolčak taxé en 1919 d'être un traître tandis que Lénine et Trotsky sont présentés comme les ministres du nouveau tsar sont quelques-uns des exemples de l'auteur. « L'échec du politique en Russie » est déjà présent sous la plume d'Ingerflom dans *Les racines russes du léninisme* et *Communistes contre castrats* dans lesquels l'auteur théorise une manifestation d'opposition « d'ordre social et économique aux principes de base du régime soviétique ». Les *skopcy* ou castrats ont une « attitude de recherche active », les rapprochant du grand « nombre de faux tsars ».

L'idée de la « présentification bolchevique du passé » (néologisme qui désigne pour Ingerflom la présence du non-contemporain dans le contemporain) est la base justificatrice du fait que théorie et pratique du pouvoir soviétique convergent avec le christianisme.

L'auteur cherche à mettre en évidence l'absence d'une tradition d'État et la sédimentation de strates sémantiques du passé dans le présent, de la « sacralité du tsar au culte de la personnalité de Staline » qui ne laisse « pas de place aux institutions représentatives » et qui, paradoxalement, réconcilie léninisme et tsarisme parce que « sous les tsars le pouvoir était légitimé par une décision de Dieu », chez les bolcheviks par une « légitimité scientifique ». D'autre part, l'auteur veut éliminer une conception traditionnelle qui voit l'insurrection, à la fois comme expression de la lutte de classes, et comme soulèvement paysan et destructeur.

L'élément transcendant est la clé de la thèse de l'auteur parce que « les mots du pouvoir signifient l'insurrection dans une pensée de la transcendance ». Bien que le mouvement de la divine humanité ou *bogočelovečestvo* soit très diffusé pendant le xx<sup>e</sup> siècle, il semble qu'il existe un risque de tomber de la superstition civile à la superstition religieuse qui circonscrit l'histoire russe dans un milieu totalement sacré.

On peut peut-être ajouter quelques remarques à un travail qui a déjà le mérite de la complexité, de la compétence et de la dénonciation des idées fausses. L'idée de Sainte Russie qui, selon Alain Besançon, nourrit avec le mensonge le besoin de transcendance des Russes, utilise en sa phase postsoviétique le mystique comme moyen de propagande.

Comme pour les Balkans où la fabrication des mythes (mythopoïèse) justifie la thèse de Braudel de la « haine qui s'autoalimente », la Russie se réfère aujourd'hui plus qu'à la mystique isolée, à la triade autocélébrative orthodoxie-autocratie-caractère national et populaire. Pour ce qui concerne l'idéologie, l'idée de « présentification » semble liée à une proposition à nouveau de figures clés comme Ivan Llyn et son « système politique idéal pour la Russie », « autoritaire », mais « pas totalitaire », « entre la démocratie et la dictature ». Il paraît donc utile de lier le rôle du *samozvanstvo* à la *samobytnost'* ou spécificité du parcours russe, c'est-à-dire l'union entre histoire, foi, iconographie et coexistence des contraires dans la pensée politique russe. Selon Jutta Scherrer qui a étudié les dérives de la propagande aujourd'hui répandues en la discipline de la culturologie, la nationalisation de l'orthodoxie devient ethno-religion et en théologie devient phylétisme ou tendance à l'autonomie. Cela pourrait être une nouvelle version politique de la foi.

Renata GRAVINA

*Universités La Sapienza et LUMSA*

**DUKES Paul, A History of the Urals: Russia's Crucible from Early Empire to the Post-Soviet Era**, London, Bloomsbury Academic, 2015, 272 p.

ISBN: 978-1-47-257379-7

Les très nombreux travaux anglophones sur la Russie et son Empire ont souvent traité les régions lointaines, comme la Sibérie et l'Extrême-Orient. L'Oural, jusque-là plutôt négligé, fait l'objet de la nouvelle monographie de Paul Dukes (université d'Aberdeen). Ce travail, qui couvre 500 ans d'histoire, est abondamment documenté, grâce aux relations tissées par l'auteur avec les spécialistes locaux. À trois reprises, en 2007, 2009 et 2011, il a participé à des conférences organisées à Ekaterinbourg. La métaphore du creuset (crucible) est très pertinente. Elle rappelle que l'Oural est un lieu de contact et d'échanges entre peuples et religions, et elle évoque aussi le rôle important joué par l'industrie dans le développement de cette région.

L'Oural, selon Dukes, ne se limite pas à l'actuel District Fédéral de l'Oural, ni à la chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. Sa monographie couvre une superficie de 3 000 kilomètres carrés, à partir d'Orenbourg et des steppes de Bachkirie à l'ouest jusqu'à la Sibérie occidentale et au Trans-Oural à l'Est, et de la baie de l'Ob au nord jusqu'au Kazakhstan au Sud. Le territoire et ses richesses (bois, fer, cuivre, or, platine, fourrures) ont très tôt attiré des colons.

L'A. cherche à montrer la signification cruciale de l'Oural dans l'histoire de la Russie et à identifier les raisons de son retard par rapport aux régions industrielles similaires de la Grande-Bretagne et surtout des États-Unis. Il brosse un tableau complexe qui prend en compte l'économie, les changements sociaux, les migrations, la démographie, la structure administrative, les questions religieuses et culturelles.

La monographie se compose de huit chapitres chronologiques. Dans un premier temps, entre le milieu du XVI<sup>e</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la migration russe vers l'Oural

prend la forme d'une « pénétration informelle », au cours de laquelle, grâce essentiellement aux Cosaques (Ermak et les autres), la « frontière » est peu à peu repoussée vers l'est. La création en 1637 du Bureau de Sibérie (*Sibirskij prikaz*), la formation de districts confiés à des gouverneurs ne permettent pas encore d'établir de manière significative le contrôle de l'État sur ces nouveaux territoires. Ce sont les unités de cosaques et de mousquetaires stationnées dans les villes/forts, qui ont longtemps effectué le contrôle et « la collecte de 10 % des revenus pour le budget de l'État dans cette périphérie sauvage ». Et même si la population de l'Oural et de la Sibérie augmentait, même si la région se couvrait de villes et de monastères, « jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'idée dominante était que la Sibérie occidentale restait une région éloignée qui était séparée du centre de la Moscovie par les montagnes de l'Oural » (p. 20). L'auteur s'arrête en détail sur les premières descriptions occidentales de l'Oural et de la Sibérie, en particulier, sur la célèbre carte du Néerlandais Nicolaas Witsen (1687) et son livre, *la Tartarie du Nord et de l'Est* (1692).

Des changements profonds se produisent dans l'histoire de l'Oural à l'époque de Pierre le Grand qui cherche à combler le retard technologique et scientifique de la Russie sur l'Europe. Quand en 1696 sont apportés à Moscou des échantillons de fonte de fer de haute qualité en provenance de l'Oural, le sort de la région, « la plus importante en termes d'industrialisation », est décidé. Les Demidov commencent la construction de leurs usines et dès 1716 les Russes commencent à vendre du fer à la Grande-Bretagne. L'Oural produit aussi de la fonte, du cuivre et du bronze, des artisans s'y installent, la ville d'Ekaterinbourg est fondée. Sur l'ordre de Pierre le Grand, le savant allemand Daniel Messerschmitt fait la description et la cartographie de la région. Paul Dukes met en parallèle l'essor de l'Empire britannique, sur les mers, et celui de l'Empire russe, sur le continent eurasiatique. L'Oural, plus que toute autre région, est à l'origine du décollage russe.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fait figure d'âge d'or dans l'histoire de l'Oural, désormais pleinement intégré à l'Empire. Grâce lui, la Russie produit et exporte plus que tout autre pays dans le monde. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les 17 entreprises publiques et les 116 entreprises privées de la région produisent 1,5 million de tonnes de fer et 50.000 pouds (1 poud = 16,38 kg) de cuivre. Les revenus de la vente de ces métaux soutiennent largement la politique étrangère russe et permettent de développer la région. L'A. évoque les travaux de savants tels que V. I. Gennin, V. N. Tatiščev, G. E. Miller, J. G. Gmelin, J. N. Lisli, T. Konigfels, P. S. Pallas. Il ne cache pas les réalités plus dures : répression de la population autochtone, persécution des vieux-croyants, fort impact de la révolte de Pugačev. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, seulement 1 % des paysans de l'Oural sont alphabétisés.

La situation économique se dégrade dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La Grande Bretagne entre dans la révolution industrielle, ce qui lui permet bientôt de se passer du métal russe et suédois. L'Oural, qui persiste à pratiquer la fonte au bois et à utiliser une main-d'œuvre servile surabondante, accuse un retard technologique de plus en plus manifeste. Dans ces conditions, l'optimisme d'Alexander Humboldt, qui imagine un Eldorado russe lorsqu'il visite l'Oural en 1827 et 1829, ou d'un autre voyageur anonyme qui parle de Californie russe vers 1850, est injustifié.

L'abolition du servage et les réformes des années 1860-1870 permettent de relier l'Oural à Moscou par chemin de fer, mais bénéficient davantage à d'autres régions, comme les Pays baltes, le Kouzbass, la Nouvelle Russie et les rivages de la mer Noire,

ou le Caucase du Nord. Les experts qui visitent l'Oural à cette époque jugent son potentiel insuffisamment développé. En 1899, D.I. Mendeleev recommande de relancer l'industrie du fer dans la région, en construisant de nouvelles voies de transport, notamment pour mieux relier l'Oural à la province de Tobolsk, en attirant des capitaux privés, en créant un établissement d'enseignement supérieur minier, etc. Mais la crise des années 1901-1903, la guerre perdue contre le Japon, la première révolution russe de 1905 et la dépression économique qui s'ensuivent remettent ces projets à plus tard. En revanche, la région s'est éveillée sur le plan politique et a été largement touchée par les grèves. En outre, plus de 250 000 agriculteurs des régions centrales de la Russie sont venus s'installer.

Une nouvelle vague de modernisation commence après 1917, quand les bolcheviks lancent une politique volontariste de développement industriel. L'Oural a eu une place particulière dans ce projet, car il est choisi pour accueillir de nombreux géants industriels. Dans le même temps, un grand nombre de personnes sont déportées ou internées dans des camps construits dans l'Oural et en Sibérie où elles servent de main-d'œuvre forcée. Plus d'un demi-million de colons spéciaux ont travaillé dans la région.

Dans les projets de Staline, l'Oural doit devenir le deuxième centre industriel de l'URSS après l'Ukraine. À côté de l'activité ancienne d'extraction des minerais et de fonte des métaux, on implante la construction mécanique, l'industrie chimique et l'énergie électrique. Dans la décennie précédant la Seconde Guerre mondiale, 400 entreprises sont créées, dont les équipements ont été achetés à l'étranger. L'A. note aussi l'importante contribution apportée par les experts occidentaux à l'industrialisation stalinienne. Une place particulière est faite dans le livre à la construction de la ville et du combinat métallurgique de Magnitogorsk. L'industrialisation a un prix élevé. Avec le développement local du « complexe militaro-industriel » apparaissent les premiers problèmes environnementaux. Les conditions de vie des habitants, souvent logés dans des baraquements, sont plutôt mauvaises. Enfin, la collectivisation et les répressions qui l'accompagnent ont un impact très négatif sur le secteur agricole qui perd sa capacité à assurer la subsistance alimentaire de la région.

Après la guerre, l'A. constate que la croissance de la production se poursuit dans toutes les grandes industries, y compris l'énergie, l'extraction de pétrole et la production de gaz. Le complexe militaro-industriel se diversifie : avec la création d'une industrie nucléaire et la fabrication des missiles, des « villes fermées » apparaissent. Dans les années 1970, de nombreuses entreprises sont reconstruites et l'Oural fournit entre un tiers et la moitié de la production de l'URSS en fonction des secteurs. Les salaires et le niveau de vie augmentent significativement, même s'ils restent inférieurs à la moyenne nationale. Par ailleurs, la mortalité est plus élevée et la natalité plus basse que dans le reste du pays.

L'économie de l'Oural subit un véritable effondrement au cours de la perestroïka et dans les années 1990. La production industrielle chute de 30 %, alors que la hausse des prix atteint 2 000 % en quelques années. La reprise économique et la stabilisation sociale se produisent dans la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. En réfléchissant sur le sort de l'Oural au XXI<sup>e</sup> siècle, l'A. arrive à la conclusion que le président Vladimir Poutine a deux priorités – une exploitation renforcée des richesses naturelles de la Sibérie occidentale bordant l'Oural et leur protection contre les menaces extérieures. L'auteur note

que le bouclier de missiles nucléaires de la Russie est toujours forgé dans l'Oural, ce qui lui confère une importance unique.

La comparaison avec le "Wild West" américain, faite dans la conclusion du livre, est défavorable à l'Oural. Sa population est plus faible, il manque cruellement d'infrastructures, les « industries sales », liées à l'extraction et à la transformation des minéraux, sont encore dominantes. S'appuyant sur les travaux de Stephen Kotkin, Paul Dukes fait un parallèle avec la ville de Gary, un ancien centre de laminerie d'acier américain, et Magnitogorsk. Gary perd sa population, au profit des centres qui ont développé les technologies de l'avenir. Magnitogorsk reste le centre de l'industrie russe, mais selon Paul Dukes, de l'industrie sale du passé.

En envisageant les projets tsariste et soviétique de modernisation de l'Oural, l'auteur souligne leur caractère artificiel. Ils ont été lancés à l'initiative du gouvernement et mis en œuvre par le travail forcé, d'abord des serfs mis à la disposition des entreprises, puis des migrants spéciaux et des prisonniers, ou encore en exploitant la foi naïve et l'enthousiasme des masses. L'avantage du livre est sans aucun doute le recours fréquent à des documents officiels et officieux, produits par des scientifiques et des experts étrangers dont les historiens russes se servent rarement.

Sergey KONDRATIEV  
*Université d'État de Tj'umen'*

TARNAWSKY Maxim, **The All-Encompassing Eye of Ukraine: Ivan Nechui-Levytskyi's Realist Prose**, Toronto, University of Toronto Press, 2015, 384 p. ISBN 978-1-4426-5008-4

Quiconque ayant fait sa scolarité en Ukraine, se souvient de Nechui-Levytskyi et de ses romans : *la Famille Kaïdache*, devenue proverbiale avec ses disputes aussi incessantes que risibles et de Mykola Djeria, un révolutionnaire avant l'heure du roman éponyme.

Alors que les auteurs interdits à l'époque soviétique ont été découverts avec enthousiasme à la chute de l'URSS, le sort des écrivains autorisés était plus compliqué : connus sous un certain angle, il était plus difficile de modifier une vision bien établie et le cadre dans lequel ils s'étaient retrouvés enfermés à leur insu et de manière arbitraire. Tel était le destin de Nechui-Levytskyi, auteur réaliste mis en valeur par le système en tant que dénonciateur du sort des classes laborieuses sous l'ancien régime, rien de plus.

L'intention affichée du livre de Maxim Tarnawsky est justement de faire découvrir un autre Nechui, le vrai Nechui. Certes, un auteur réaliste témoin sévère des premières vagues d'industrialisation, mais infiniment plus complexe, prolifique (alors qu'il était de fait réduit à une poignée de romans), attaché à l'histoire et à la langue ukrainiennes, impliqué dans les processus qui agitaient le microcosme ukrainien de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. (Ce projet de relecture pour ne pas dire de réhabilitation est flagrant dans le titre ukrainien de la monographie, parue en Ukraine en 2016 aux éditions Laurus, qui joue sur le nom de plume de l'écrivain, de son vrai nom Ivan Levytsky, mais qui a pris le soin de le faire précéder du sobriquet « Nechui » (*Нечуй* – celui qui n'entend

pas – la version ukrainienne du livre s’intitule donc *Нечуйвануї Нечуй – Nechui l’inouï.*)

De manière globale, Maxim Tarnawsky, professeur associé au Département de langues et littératures slaves de l’Université de Toronto, plaide pour une relecture plus fine et surtout appropriée du réalisme ukrainien, basée sur ses propres principes historiques, esthétiques et philosophiques et non sur ceux de l’époque suivante qui se confond avec la nôtre. Sa propre étude sur Nechui-Levytskyi, une des figures emblématiques mais non exclusive du réalisme ukrainien, devrait donc être vue aussi comme une invitation à aller plus loin.

Maxim Tarnawsky persiste à démontrer comment le courant moderniste a affecté la perception de l’écrivain réaliste. Puisque c’est avec les yeux des auteurs modernistes (telle Lessia Oukraïnka) ou des critiques d’un autre temps et à travers leur grille de lecture que nous avons pris l’habitude de percevoir Nechui-Levytskyi. Le vieillard passéiste et conservateur voire irascible (chez S. Yefremov, p.ex.) qu’ils nous dépeignent nous a fait oublier, remarque très justement Tarnawsky, que Nechui appartient à une autre génération, une autre école et qu’il devrait être jugé sur d’autres critères et, surtout, dans le contexte de son temps. De la part de Maxim Tarnawsky, spécialiste reconnu de Valerian Pidmohylny, un écrivain proche de l’existentialisme et victime de la terreur stalinienne, il s’agit là d’un aveu de son propre aveuglement et, en quelque sorte, d’une œuvre de réparation. La genèse de la monographie ainsi présentée reflète et prépare le chemin que le lecteur sera amené à faire, en révisant sa propre connaissance (ou méconnaissance) de Nechui-Levytskyi. La démonstration est convaincante et prend heureusement le contre-pied des lectures biographiques précédentes de Nechui-Levytskyi (dont S. Yefremov et son image d’un martyr de la cause ukrainienne et V. Pidmohylny avec sa lecture psychanalytique, sans parler de la critique soviétique).

Outre les jugements des modernistes, esthétiques et générationnels, c’est l’approche idéologique qui lui a causé le plus grand tort. La dimension sociale, essentiellement paysanne, loin d’être dominante mais présentée comme la seule valable, a fait disparaître en URSS avec l’accord tacite des critiques et des responsables des éditions soumis aux mêmes directives, tous les autres aspects (quand ce n’était pas les écrits eux-mêmes) de Nechui-Levytskyi. On découvre grâce à la mise en lumière habile de M. Tarnawsky que sa prose urbaine – et notamment sur Kyiv – n’était pas moins importante que les pages consacrées à la vie paysanne (qui se souvient aujourd’hui que la pièce de M. Starytsky *À force de chasser deux lièvres à la fois* est une nouvelle de Nechui-Levytskyi ?), que la réflexion sur la place de la femme ne lui était pas étrangère, qu’il avait parachevé la traduction de la Bible en ukrainien (projet commencé par P. Kouliche et dont la publication en Russie n’a pas été autorisée), que l’histoire ukrainienne (à l’instar de M. Kostomarov et de bien d’autres) faisait partie de ses préoccupations au regard du nombre de ses textes sur divers épisodes anciens et plus récents, entre publications-papillons bon marché, romans et même un livret d’opéra du compositeur ukrainien Mykola Lyssenko ou bien la création, vers la fin de sa vie, du prix de meilleure pièce historique dont il gratifiait les jeunes auteurs. L’ensemble en fait un écrivain *narodnik* patriote plus qu’un écrivain de la grogne sociale chère à la version téléologique soviétique.

Ni romantique ni moderniste, esthète plus qu’ethnographe, conservateur opposé au cosmopolitisme socialiste de Drahomanov et de Franko, solitaire mais lumineux et non ténébreux contrairement à l’image répandue, Nechui-Levytskyi étudié sur la toile de

fond de son époque offre une illustration des plus explicites de la vie de l'intelligentsia ukrainienne de l'empire russe du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, encore au service du trône (il était professeur de langue et de littérature russe) mais déjà cœur et âme dans sa langue et sa culture, avec les publications, les cercles de réflexion, les discussions et les contacts avec les Ukrainiens de l'Empire austro-hongrois bien mieux lotis (rappelons les interdictions dont a été frappée la langue ukrainienne par la circulaire Valouev de 1863 et l'oukase d'Ems de 1876, poussant à rechercher des subterfuges et des moyens de publier hors de l'Empire russe), en un mot, dans la deuxième phase de construction nationale décrite par M. Hroch.

Disparu en 1918, Nechui-Levytskyi, ne s'est pas engagé dans le combat politique, n'ayant jamais dépassé les limites culturelles et surtout linguistiques dont la défense était son horizon, ce qui lui a valu à une certaine époque l'image d'un dinosaure hors du temps auprès de ceux qui estimaient que le moment était venu d'aller plus loin. Si ces accusations ne sont pas totalement infondées, notamment en ce qui concerne ses positions intransigeantes quant au rejet des formes de la langue ukrainienne hors de l'empire russe (alors qu'il a toujours parlé du peuple ukrainien des Carpates et de la Bukovine aux steppes méridionales), M. Tarnawsky insiste sur le rôle de l'écrivain dans la standardisation de la langue à cette époque où l'ukrainien élaborait ses normes.

L'Ukraine – pays qui ne figurait pas sur les cartes de l'époque – était l'unique objectif de son œuvre dont la langue était le pilier, dans la mesure où il estimait que le devoir d'un écrivain est de tendre un miroir à sa communauté. M. Tarnawsky, connaissant la place de la littérature française dans l'éducation de Nechui-Levytskyi, lui prête un dessein balzacien : décrire la société ukrainienne, en faire une photographie la plus complète et précise possible. Protéger l'Ukraine, aussi bien de l'impérialisme russe ou polonais que du cosmopolitisme et du modernisme qualifié de décadence, était son combat, envers et contre tous. Tarnawsky se garde bien de porter un jugement, s'attachant à présenter le large arrière-fond du contexte social, économique et politique de l'Ukraine, ce qui permet de saisir les raisons de ses choix : fils de son temps et de son milieu, Nechui pouvait difficilement agir autrement. Mais le village était devenu un terrain trop étroit pour la nouvelle génération : la bataille se livrait ailleurs et Nechui-Levytskyi n'était plus de la partie.

Le livre s'adresse aussi bien aux lecteurs familiarisés avec l'œuvre de Nechui-Levytskyi qu'à ceux qui ne l'ont jamais lu et qui ne possèdent pas de connaissances tant soit peu étendues sur la littérature ukrainienne. Après une introduction biographique, il est chapitré de manière à refléter les différentes facettes de Nechui-Levytskyi, ce qui permet d'accéder directement à tel ou tel aspect (histoire, image de la femme, etc.) de son œuvre ou de son écriture, avec une analyse passionnante du style littéraire de l'écrivain, fait de répétitions et de constructions particulières.

Maxim Tarnawsky avait annoncé d'emblée ne pas avoir de révélations à faire, aucun épisode inconnu, nulle page cachée de la vie de l'écrivain à offrir, mais il avait affiché sa volonté de voir Nechui-Levytskyi débarrassé des oripeaux dont il avait été indûment affublé. Mission accomplie.

NJEGOŠ Petar II Petrović, **Le faux tsar Šćepan le petit**, trad. du serbe par Vladimir André CEJOVIĆ et Anne RENOUE, Lausanne, L'Âge d'homme, 2015, 400 p., éd. bilingue. ISBN 978-2-8251-4352-0

Avec ce volume, les éditions L'Âge d'homme poursuivent la publication des chefs-d'œuvre de Petar Petrović Njegoš (1813-1851), prince-évêque du Monténégro et l'un des plus grands poètes de langue serbe<sup>18</sup> du XIX<sup>e</sup> siècle, après avoir fait paraître *la Lumière du microcosme* (2010) – cosmogonie et vision très personnelle de la création du monde par Njegoš – dans une traduction de Boris Lazić et *la Couronne de la montagne* (2011) dans une nouvelle traduction<sup>19</sup> de Vladimir André Cejović et Anne Renoue. C'est ce même duo qui, au terme d'un travail de plusieurs années, livre au lecteur francophone la première traduction française intégrale de la troisième œuvre majeure de Njegoš *Le faux tsar Šćepan le petit*<sup>20</sup>. Comme pour les deux précédents volumes, la maison L'Âge d'homme nous offre – ce qu'elle fait rarement – une édition bilingue, avec en regard texte original (en cyrillique<sup>21</sup>) sur la page de gauche et texte français sur la page de droite. On regrettera que la brève préface de l'auteur (2 pages et demie), où il donne des informations succinctes sur ses sources et ses recherches personnelles, ne bénéficie pas elle aussi d'un texte bilingue et ne soit donnée qu'en traduction française. Il en va de même pour la postface, traduction originale d'un extrait de l'ouvrage de référence *À Njegoš, un livre de profonde dévotion* (paru en Yougoslavie en 1951, ce qui n'est pas indiqué) d'Isidora Sekulić, célèbre femme de lettres serbe. Après la table des matières, une page présente les portraits des souverains monténégrins de la dynastie Petrović Njegoš, de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup>, dont celui de l'auteur Petar II, qui trouve place en plein milieu, entre ses prédécesseurs et ses successeurs.

Saluons d'emblée le recours par les traducteurs à la translittération des noms propres, anthroponymes et toponymes, qui s'impose d'autant plus que le serbe dispose des deux alphabets, cyrillique et latin, mais qu'évitent encore, certes de plus en plus rarement, quelques traducteurs qui accordent la préférence à d'affreuses transcriptions empiriques (où les *č* et *ć* deviennent *tch*, *c* donnant *ts* ou *tz*, *š* donnant *ch*, voire *sh* (!), avec *j* pour *ž*, et *y*, *ï*, *ill...* pour *j*). Les traducteurs ont donné en début d'ouvrage une table pour la prononciation des lettres qui n'existent pas en français ou qui se lisent différemment en BCMS et en français. Regrettons toutefois qu'ils aient recouru à la transcription empirique dans quelques cas, pour des noms communs qu'ils ont choisi de

18. D'un point de vue actuel, on pourra préférer dire BCMS (bosniaque-croate-monténégrin-serbe). Njegoš, le plus grand écrivain monténégrin, dont la langue est LA référence pour les thuriféraires d'une langue monténégrine supposée différente du serbe, du croate et du bosniaque, est devenu un enjeu pour les nationalistes serbes et monténégrins, qui en revendiquent "l'exclusivité", ce qui est autant absurde qu'anachronique : au XIX<sup>e</sup> siècle Serbes, Monténégrins, et aussi Bosniaques et Croates se considéraient généralement comme un seul et même peuple avec une seule et même langue. Pour le présent texte, les traducteurs ont explicitement indiqué en première de couverture "traduit du serbe".

19. Après une première traduction intégrale en français en 1917 (sous le titre *les Lauriers de la montagne*) – première œuvre des littératures BCMS publiée en français sous forme de livre – et des traductions d'extraits dans les années 1930, cette œuvre phare de la littérature du Monténégro (dont tous les Monténégrins connaissent par cœur de longs passages) a connu plusieurs nouvelles traductions en 2003, 2010 et 2011.

20. Quelques extraits avaient été traduits et publiés en français en 1931, in : G. Machanovitch-Toungsky, *Pierre II Petrovitch Njegoch poète et philosophe*, Paris, Librairie Benard, p. 77-92.

21. Rappelons que le serbe et le monténégrin utilisent depuis le XX<sup>e</sup> siècle les alphabets cyrillique ET latin (exemple rare de digraphie), ce qui n'était pas le cas au XIX<sup>e</sup> siècle, où seul l'alphabet cyrillique avait cours.

garder (en italique) dans la traduction française : ainsi *tchohodar* (au lieu de *čohodar*) p. 67.

Njegoš a lui-même caractérisé son texte de “fait historique” (*istoričesko zbitije*), appellation de genre qui apparaît en sous-titre, et qui est identique à celle de *la Couronne de la montagne*. Mais alors qu’il s’agissait dans *la Couronne* de faits inventés (l’élimination des Monténégrins convertis à l’islam par leurs compatriotes orthodoxes, supposée avoir eu lieu à la fin du xvii<sup>e</sup> ou au début du xviii<sup>e</sup> siècle), *Le faux tsar Šćepan le petit* retrace des événements authentiques bien qu’incroyables. Qu’on en juge : un aventurier d’origine dalmate, se faisant passer pour le tsar de Russie Pierre III qui aurait échappé à ses assassins, réussit à abuser les chefs monténégrins, qui le portent au pouvoir à la tête du Monténégro, où il va se maintenir de 1767 à 1774. Plus étonnant encore, il “régnera” avec brio et compétence et œuvrera à l’unité du Monténégro, en maintenant ou rétablissant l’ordre et la paix entre les différents clans monténégrins. Voulant mettre un terme à cette imposture, l’impératrice Catherine II enverra en 1769 au Monténégro le prince Jurij Dolgoroukov, mais celui-ci restera impuissant face au prestige dont jouit Šćepan auprès des Monténégrins.

Partant de cette histoire inouïe, Njegoš compose en 1847 (la même année que *la Couronne de la montagne*) un texte dramatique en cinq actes de 4105 vers (*la Couronne de la montagne* en comptait “seulement” 2819 pour trois parties), relevant plutôt du “théâtre à lire”, comportant un petit nombre de didascalies, souvent placées au début des tableaux qui divisent les actes, et généralement plus longues à la fin de chaque acte – la dernière didascalie à la fin du 5<sup>e</sup> acte apprend au lecteur quel fut le destin de l’imposteur Šćepan le petit. L’ouvrage sera publié pour la première fois à Trieste en 1851, l’année même de la mort de Njegoš.

La versification utilise essentiellement le décasyllabe propre à la poésie populaire BCMS – plus précisément le décasyllabe asymétrique, avec césure après la 4<sup>e</sup> syllabe, qui est celui de tous les chants épiques qui firent connaître les littératures BCMS en Occident dès la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et tout au cours du xix<sup>e</sup>, bien avant les textes d’auteurs. Quelques passages, dits par les *kolos*<sup>22</sup>, sont en octosyllabes ou en vers de seize syllabes, avec des rimes plates ou embrassées, à la différence des décasyllabes, non rimés comme c’est le cas pour la poésie populaire authentique. Les traducteurs ont veillé à restituer fidèlement en français la versification de l’original, y compris les rimes le cas échéant ; comme ils l’avaient fait précédemment pour *la Couronne de la montagne*, ils réussissent le tour de force de rendre chaque vers par un vers français qui reprend la forme décasyllabique et le sens du vers correspondant de l’original, ce que la présentation de l’édition bilingue permet au lecteur connaissant le BCMS de vérifier constamment. Cette réussite est d’autant plus remarquable que toute traduction du BCMS (langue synthétique avec système casuel et sans articles) vers le français, langue analytique avec articles (et où les cas obliques doivent souvent être traduits à l’aide de prépositions) aboutit à un texte français inévitablement plus long que l’original. La traduction allie fidélité et élégance, tout en imposant une lecture “classique”, où les *e* muets du français doivent être prononcés devant consonne.

22. Il ne s’agit pas ici de *kolo* dans la première acception du terme, à savoir une danse en rond ou sorte de farandole, mais d’un équivalent du chœur des tragédies de l’Antiquité grecque, qui exprime la voix et l’opinion collective du peuple monténégrin.

À ces difficultés de versification, résolues selon nous avec virtuosité, s'ajoutent bien d'autres écueils à quiconque entreprend de traduire Njegoš : abondance de références historiques et géographiques (Balkans, Empire ottoman, Russie, souverains serbes et héros mythiques du Moyen Âge, chefs de guerre monténégrins, sultans, pachas...) et de *realia* désignées par des mots d'origine slave ou turque (du turc ottoman, pouvant donc venir de l'arabe et du persan aussi bien que du turc proprement dit). Pour les premières, les traducteurs recourent à un appareil de notes en fin d'ouvrage, les références commentées étant signalées par des astérisques dans le texte ; ils ont veillé à ne pas trop "charger la barque", évitant ainsi la fâcheuse tendance de certaines traductions de langues et d'ouvrages "exotiques" à infliger au public francophone de véritables "mini-cours" d'histoire et de géographie, d'autant moins utiles que le lecteur intéressé trouvera désormais assez aisément toutes sortes d'informations sur Internet. Pour les *realia*, les traducteurs ont souvent "capitulé" en gardant dans le texte français les termes originaux, qui ressortent en italique, avec généralement une note explicative en bas de page à la première occurrence du mot "intraduisible" et non traduit. On pourra estimer qu'ils ont un peu abusé du procédé : était-il vraiment indispensable de garder en français *brnjaš* "cheval marqué d'une tache blanche à la tête", *oka* "mesure de poids équivalent à 1 500 grammes", *lazina* "endroit de la forêt où de nombreux arbres ont été abattus et sont restés couchés les uns sur les autres", *diple* "sorte de cornemuse à deux embouchures, musette", et quelques autres ? On peut ainsi en arriver dans des didascalies (certes rarement) à des phrases comme "*Arrive le kavaz du séraskier*" (p. 113), où la couleur locale bon marché le dispute à l'incompréhensible.

Ces menues critiques de détail ne doivent en aucun cas faire oublier l'essentiel : on a affaire ici à une traduction remarquable d'une œuvre majeure, qui devient pour la première fois accessible au public francophone grâce au travail acharné et de longue haleine de traducteurs talentueux ; ceux-ci ont su allier leur connaissance approfondie de l'œuvre et de la langue de Njegoš à celle des multiples ressources poétiques du français, rendant ainsi la variété des niveaux de langue de l'original, du solennel au familier, du majestueux au quotidien.

Paul-Louis THOMAS  
*Université Paris-Sorbonne*

MAŽURANIĆ Ivan, **la Mort d'Ismail aga**, traduction par Jugoslav Gospodnetić, préface par Mirko TOMASOVIĆ, Ottawa, Dominis Publishing, 2015, 86 p.

ISBN 978-0-9680-6123-7

L'intérêt, voire l'engouement pour les grands poèmes épiques des littératures BCMS chez les francophones se poursuit : après la publication de nouvelles traductions de *La Couronne de la Montagne* et de la première traduction française du *Faux tsar Šćepan le petit* de Petar Petrović Njegoš, les éditions Dominis Publishing nous livrent du Canada une nouvelle traduction du chef-d'œuvre de Mažuranić *la Mort d'Ismail aga*.

Ivan Mažuranić (1814-1890) fut un homme politique de premier plan dans la Croatie de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : juriste de formation, il devint grâce à ses compétences

le premier ban de Croatie<sup>23</sup> d'origine non noble et réalisa des réformes importantes dans la justice, l'administration et l'enseignement. Signataire avec Vuk Karadžić, le grand réformateur de la langue serbe, et quelques autres hommes de lettres et intellectuels serbes et croates, de l'Accord de Vienne (1850) qui déterminait les fondements d'une langue littéraire commune aux Croates et aux Serbes, il fut encore un écrivain majeur, voire le plus important de sa génération en Croatie, celle des écrivains du mouvement "illyrien", qui avaient choisi ce nom en référence aux habitants autochtones de la région (avant l'arrivée des Romains), mais aussi aux provinces éponymes de l'empire romain et de l'empire napoléonien; reprendre, pour ce qui sera le "serbo-croate", l'appellation de langue "illyrienne", employée dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les pays croates, était pour eux un moyen de dépasser les termes ethniques régionaux.

L'œuvre d'Ivan Mažuranić est marquée par trois grandes influences : celles de la littérature classique de l'antiquité gréco-latine, de la prestigieuse littérature baroque de Dubrovnik du XVII<sup>e</sup> siècle et de la poésie populaire. On les retrouve dans son œuvre majeure *Smrt Smail-age Čengića* "La mort de l'aga Smail Čengić" (1846) – la nouvelle traduction ayant judicieusement rapproché du lecteur français le prénom du personnage, en le traduisant par "Ismail". Il s'agit d'un poème épique qui s'inscrit dans une grande tradition de la littérature croate, dont le "père", Marko Marulić, composa en 1501 une épopée consacrée au personnage biblique de *Judith*, et dont l'écrivain majeur du XVII<sup>e</sup> siècle, le Ragusain Ivan Gundulić, s'illustra par une autre épopée, *Osman*, inspirée par la bataille de Hoćin entre Polonais et Ottomans, qui annonçait selon l'auteur la victoire imminente de la chrétienté sur l'islam. Grand admirateur de Gundulić, Ivan Mažuranić reprend cette thématique dans son œuvre, en partant de combats qui venaient d'opposer en 1840 Monténégrins orthodoxes et Slaves islamisés aux confins de la Herzégovine et du Monténégro. D'une bataille où ne s'étaient affrontées que quelques dizaines de combattants et qui avait vu la victoire des Monténégrins sur l'aga de Herzégovine Smail Čengić, Mažuranić fait le symbole de la chute de toute tyrannie, annonciatrice de la victoire prochaine des peuples chrétiens opprimés des Balkans. Son dessein n'est pas de retracer la réalité historique, avec laquelle il prend des libertés, notamment en faisant du personnage central – dont il a été prouvé que c'était un administrateur et un homme de guerre plutôt mesuré et équitable – un tyran sanguinaire, incarnation du despotisme, du fanatisme et des forces du mal. Il introduit des personnages fictifs, tel un jeune combattant musulman qui veut venger son père exécuté par l'aga et finit par se convertir à l'orthodoxie de ses ancêtres, ou encore un vieux prêtre dont le discours, au centre du poème, constitue une adresse de Mažuranić à l'Europe occidentale "civilisée" qui ignore et méprise les petits peuples des Balkans, alors même que ceux-ci représentent l'*antemurale christianitatis* qui protège cette même Europe face aux Turcs.

Mažuranić a conçu un poème assez court, de 1134 vers<sup>24</sup>, où quelques grands monologues, déclamés ou intériorisés, ne viennent pas ralentir l'action, qui se déroule à un rythme soutenu au cours de cinq parties (ayant chacune leur titre) représentant les cinq actes du drame. Œuvre dont le caractère romantique est limité par les influences que l'on a évoquées, cette épopée concise n'en cherche pas moins à agir sur les sentiments et les émotions du lecteur : *La Mort d'Ismail aga* se présente donc comme un poème

23. Représentant de l'Empereur d'Autriche-roi de Hongrie à la tête de la Croatie.

24. À titre de comparaison, *la Couronne de la montagne* de Njegoš en compte 2819.

épiques à construction dramatique et aux intonations lyriques. À la dualité épique / lyrique de l'œuvre répond une versification recherchée où alternent décasyllabes et octosyllabes – Mažuranić a lui-même modestement déclaré qu'il y avait recouru pour éviter la monotonie<sup>25</sup>.

*La Mort de Smail Aga* fut le premier texte d'auteur croate traduit en français sous forme de livre, en 1927<sup>26</sup>, par un Croate, Petar Pekitch, avec une brève introduction du célèbre historien Émile Haumant<sup>27</sup>; cette traduction en vers libres essayait, sans y réussir toujours, de garder le nombre de syllabes (8 ou 10) du texte original. Ce n'était pas la première traduction française de l'œuvre, qui avait déjà fait l'objet de deux traductions en prose publiées dans des revues, en 1878 et en 1906<sup>28</sup>. Deux traducteurs de talent, Miodrag Ibrovac et Janine Matillon, en donneront des extraits pour des anthologies, vers par vers, mais sans suivre le rythme de l'original<sup>29</sup>. Au XXI<sup>e</sup> siècle, Antoine Sidoti, qui avait auparavant co-traduit *la Couronne de la montagne*, propose en 2011 une nouvelle traduction, à nouveau en vers libres ne reprenant pas la longueur des vers d'origine, avec une introduction étoffée sur le contexte historique et le texte original en annexe<sup>30</sup>.

Contrairement à toutes celles publiées auparavant, la traduction de Jugoslav Gospodnetić apparaît dans une édition bilingue, avec le texte original croate sur la page de gauche et la traduction française en regard, sur la page de droite. Elle bénéficie d'une excellente préface due à l'académicien Mirko Tomasović, grand spécialiste de la littérature croate ancienne et classique, sur la vie et l'œuvre de Mažuranić, l'épopée *la Mort d'Ismail aga* et sa réception, parfois difficile, dans la Croatie d'aujourd'hui.

On remarquera que c'est la première traduction intégrale où l'orthographe des noms propres, anthroponymes et toponymes, est enfin préservée en français, avec les éventuels signes diacritiques, au lieu d'être déformée par une transcription empirique supposée rendre approximativement la prononciation croate. C'est surtout la première traduction qui respecte scrupuleusement la versification de l'original et garde en français l'alternance de décasyllabes et d'octosyllabes; il s'agit là d'un véritable tour de force, car le français, langue analytique avec articles définis et indéfinis, donne presque toujours un texte plus long en traduction que le croate, langue synthétique à déclinaisons et sans articles. Jugoslav Gospodnetić s'est de plus efforcé de rendre les allitérations, les assonances, voire les rimes lorsqu'elles sont présentes (la poésie épique des littératures BCMS n'est généralement pas rimée), y compris les rimes léonines internes.

25. Les chants populaires épiques et les poèmes épiques de Njegoš sont en décasyllabes, tandis que la littérature baroque de Dubrovnik (dont Osman de Gundulić) recourt généralement aux octosyllabes.

26. Des romans, pièces de théâtre et poèmes croates avaient paru en français au XIX<sup>e</sup> siècle, mais seulement dans des revues.

27. Ivan Mazuranić, *la Mort de Smail Aga*, poème traduit du croate par Petar Pekitch, introduction d'Émile Haumant, Paris, Librairie Picart, 1927.

28. Jean Majouranicz [sic], «La mort de l'aga Smail Czengicz [sic]», trad. Céleste Courrière, in *Revue britannique*, avril 1878, p. 405-428; Ivan Majouranitch, «Une épopée chrétienne des Slaves du Sud – La Mort de Smail-aga Tchenguitch», trad. Ivan Koriak, in *Revue slave*, t. I, n° 3, juin 1906, p. 310-331.

29. «La mort de Smail-aga Čengić» [fragments du chant III, vers 288-325, 331-345 et 363-418], trad. Miodrag Ibrovac, in *Anthologie de la poésie yougoslave des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Librairie Delagrave, Paris, 1935, p. 23-27; «La mort de l'aga Smail Čengić» [extrait du chant IV, vers 478-667], trad. Janine Matillon, in : Slavko Mihalić et Ivan Kušan, *la Poésie croate des origines à nos jours*, Seghers, Paris, 1972, p. 96-102.

30. Ivan Mažuranić, *la Mort de Smail-aga Tchenguitch [sic]*, traduction, introduction et notes d'Antoine Sidoti, Non Lieu, Paris, 2011.

Les *realia* sont un casse-tête récurrent des traducteurs, souvent partagés entre la tentation des notes de bas de page – distillant aux lecteurs qui n’en peuvent mais des cours pontifiants d’histoire, de géographie, etc. – et celle de garder en français le terme d’origine, quitte à donner au texte une couleur locale de pacotille et un exotisme de bazar. Jugoslav Gospodnetić évite ces écueils avec maestria, grâce à la grande attention qu’il porte à la tradition culturelle française. Ainsi *opanaci*, souvent francisé en un obscur “opanques”, est bien traduit par “sandales” ; *Vlah*, qui ne désigne pas seulement un Valaque au sens ethnique, mais s’est appliqué (entre autres) en valeur dépréciative aux Chrétiens des Balkans ottomans, est rendu par “chrétien” ou encore, en reprenant le terme utilisé par l’abbé Fortis dans son célèbre *Voyage en Dalmatie*, par “Morlaque” ; l’instrument de musique monocorde *gusle*, qui a morphologiquement une forme de féminin pluriel en BCMS et est de ce fait rendu par d’autres traducteurs par “les guslé” ou “le guslé”, est ici correctement traduit par “la guzla”, tel qu’il est attesté en français grâce à Prosper Mérimée ; le nom désignant la demeure de l’aga *kula*, dont la traduction la plus courante est “tour” et que d’autres traducteurs avaient rendu par “château”, faisant fi de la représentation erronée que ce terme devait induire chez le lecteur francophone, est ici traduit par “bastide”, qui s’appliquait autrefois à des ouvrages de fortification (Jugoslav Gospodnetić recourt ici à une transposition procédant d’une “déterritorialisation” et d’une “reterritorialisation”). Les nombreux turcismes (emprunts au turc ottoman, et pouvant être d’origine non seulement turque au sens strict, mais encore arabe et persane) ne sont maintenus en français que lorsqu’ils sont attestés dans les grands dictionnaires, et sous la forme qu’a retenue le français : *aga*, *haïdouk*, *yatagan*... Lorsque le croate a intégré le turcisme au moyen par exemple d’un suffixe, comme pour le titre de la première partie du poème *agovanje* “le fait d’agir, de se comporter en aga, d’exercer les fonctions d’un aga”, Jugoslav Gospodnetić opte pour une solution à la fois simple et élégante : “être aga”. *Raya* (terme de mépris dont les Turcs se servaient pour désigner les non-musulmans), *aman* (en pays musulman, interjection par laquelle on demande grâce) sont sans doute moins ou pas connus des lecteurs francophones, mais figurent bel et bien dans le Grand Robert, et il était donc pleinement justifié de les maintenir dans la traduction. Par contre, *medet* “grâce, pitié”, *kavaz* “serviteur”, *harač* “tribut”, *haračlija* “percepteur”, *toke* “plaques d’argent servant d’ornement, breloque”... souvent maladroitement gardés tels quels en français par les prédécesseurs de Jugoslav Gospodnetić, sont traduits par les termes adéquats.

On pourrait bien sûr goter sur tel ou tel choix de traduction, ainsi à la fin de la première partie *huknuti* “pousser un gémissement” rendu par “faire ‘huh’”, ce qui préserve les sonorités, mais au prix d’une onomatopée peu convaincante en français. Il n’en demeure pas moins que cette nouvelle traduction, avec ses nombreuses qualités que nous nous sommes plu à souligner, rapproche de façon convaincante le lecteur français non seulement du sens, mais encore de la grandeur et de la beauté du texte d’Ivan Mažuranić.

**V obecném zájmu : cenzura a sociální regulace literatury v moderní české kultuře 1749-2014** [Dans l'intérêt commun ; censure et régulation sociale de la littérature dans la culture tchèque moderne, 1749-2014], WÖGERBAUER Michael, PIŠA Petr, ŠÁMAL Petr, JANÁČEK Pavel *et alii* (eds.), Praha, Academia, Ústav pro českou literaturu AV ČR, 2015, 2 vol., 1661 p., illustrations. ISBN 978-80-200-2491-6

La somme publiée par l'Institut de la littérature tchèque (Académie des sciences, Prague) sur l'histoire de la censure à l'époque moderne dans les Pays tchèques fait apparaître, pendant deux cent cinquante ans marqués par des ruptures de régimes majeures, la continuité jusqu'à nos jours d'un dispositif de contrôle des publications. Déjouant l'attente d'un public habitué depuis vingt-cinq ans à ne concevoir la censure que dans les réalités des totalitarismes (brun et rouge), l'ouvrage prend en compte les perspectives historiographiques récentes, qui tendent à revisiter l'histoire des pouvoirs dans « l'État commun » habsbourgeois, dans lequel la culture livresque des Pays tchèques occupe traditionnellement une place éminente<sup>31</sup> : elle s'impose notamment à travers le développement de la presse moderne, sismographe des mobilisations politiques, des audaces d'expression et de leurs limitations légales<sup>32</sup>). Comme dans toute l'Europe, cette histoire dessine un processus global d'anonymisation de la censure : en effet, le censeur est un personnage (parfois fascinant, dont il serait intéressant d'analyser l'évolution dans ses représentations tant littéraires qu'artistiques – mais ce serait un autre ouvrage), avec lequel les auteurs et surtout les rédacteurs tissent un réseau complexe d'influences et d'esquives ; mais surtout sa figure s'estompe vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au profit d'avatars qui se désincarnent durant tout le XX<sup>e</sup> siècle : les institutions régissant la culture moderne (le *new censorship*), forces structurant le champ de la communication écrite<sup>33</sup>, sont d'autant plus menaçantes qu'elles sont dépersonnalisées.

Publiée par l'institut de la littérature tchèque de l'Académie des sciences, *Dans l'intérêt commun* met en avant la sociologie de la vie littéraire et la réalité objective des écrits – livres et périodiques avant tout, dans un dédale alternant synthèses historiques, indispensables rappels (sur les régimes juridiques de l'imprimé et de sa diffusion), mais aussi analyses culturologiques et surtout études de cas. L'ouvrage s'organise ainsi en une suite chronologique de huit parties, qui commencent par préciser quelques concepts d'époque : la première partie, par exemple, couvre la période 1749-1810, sous-titrée

31. Le tableau synoptique (p. 506) tiré de la *Österreichische Statistik* des années 1882-1916 fait apparaître l'importance, par exemple, de l'année 1897, très mouvementée politiquement : sur un total de 1942 confiscations en Cisleithanie, 225 concernaient la Basse-Autriche, 152 la Moravie et la Silésie, 159 la Galicie, et 1020 la Bohême !

32. Voir notamment *Die Habsburgermonarchie 1848-1918 (Band VIII: Politische Öffentlichkeit und Zivilgesellschaft, Teil 2: Die Presse als Faktor der politischen Mobilisierung)*, Helmut Rumlper et Peter Urbantsch (eds.), Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, mais aussi les ouvrages de Gertraud Marinelli-König.

33. Les rédacteurs de l'ouvrage convoquent ici l'appareil théorique de Foucault et Bourdieu, mais ont pris soin d'éditer en préambule une « anthologie de la pensée sur la censure littéraire », des textes de, dans l'ordre, Aleida et Jan Assmann, Judith Butler, Michael Holquist, Reinhard Aulich, Armin Bierman, Andrzej Urbański, Lev Losev, Annabel Patterson, Richard Burt, Roger Chartier, Robert Darnton, Marta Fika, Thomas Loué et Blaise Wilfert-Portal, Brook Thomas. *Nebezpečná literatura*, Tomáš Pavlíček, Petr Piša, Michael Wögerbauer (eds.), Brno, Host, 2012.

« Dans l'intérêt de la raison et du salut de l'âme. La censure littéraire entre contre-Réforme et Lumières ». Elle explique la transition entre « intérêt du salut de l'âme » et « intérêt de la modernisation » (allusion aux réformes libérales de l'empereur Joseph II des années 1780, et l'établissement d'un « système de censure paternaliste ») et détaille la période de quelques décennies : 1749-1771, 1771-1781 – instauration du contrôle d'État, 1781-1790 – assouplissement de la censure joséphinienne, 1790-1810 – croissance du public littéraire ; pour finir, elle consacre une sous-partie à quelques études de cas (de 4 à 10). Traduisons rapidement la suite des parties 2 à 8, dont la périodisation épouse les fractures de l'histoire centre-européenne (régimes monarchiques et impériaux du XIX<sup>e</sup> siècle partagés entre absolutisme et libéralisation, lutte entre démocratie et totalitarismes au XX<sup>e</sup> siècle), mais parfois celle propres aux Pays tchèques ; 2 – 1810-1848 : Dans l'intérêt du lecteur inculte. La censure littéraire à l'époque de la restauration et de l'essor du mouvement national. 3 – 1848-1863 : Dans l'intérêt de la liberté et de l'ordre. La censure durant la Révolution et l'ère néoabsolutiste ; 4 – 1863-1918 : Dans l'intérêt de la grande et la petite patrie. La censure littéraire à l'époque du libéralisme bourgeois et du modernisme. ; 5 – 1918-1938. Dans l'intérêt de la République. La censure littéraire à l'époque des avant-gardes et de la défense de la démocratie libérale ; 6 – 1938-1949. Dans l'intérêt de la nation. La censure littéraire à l'époque de la crise du libéralisme et de l'érosion de la modernité ; 7 – 1949-1989. Dans l'intérêt du peuple travailleur. La censure littéraire à l'époque de la planification centralisée et des cours parallèles ; 8 – 1989-2014. Dans l'intérêt de l'individu. La censure littéraire à l'époque du néolibéralisme et de la postmodernité.

Certains articles de synthèse sur les répertoires d'ouvrages censurés (comme les deux panoramas des livres confisqués dans la période 1862-1918, germanophones et non germanophones, p. 503-510) donnent l'impression d'une certaine monotonie des délits poursuivis (atteinte aux bonnes mœurs, à la famille, au nom du souverain, etc.), d'où découlerait mécaniquement une nomenclature (les publications politiques, surtout les feuilles volantes, les écrits ou illustrés légers ou grivois) qui reléguerait les ouvrages censurés aux marges de la production écrite. Mais cette impression est démentie par les études de cas, qui se concentrent au contraire sur des titres célèbres (par exemple la censure de la *Sonate à Kreutzer* de Tolstoï, censurée pour atteinte à la famille), ou sur des noms d'écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, « martyrs » de la cause nationale mis en cause dans des procès qu'ils surent renverser en leur faveur (l'un des épisodes célèbres est la campagne déclenchée par l'écrivain Jakub Arbes de 1868 à 1873, Michal Charypar). L'histoire culturelle revêt alors une dimension existentielle, que le XX<sup>e</sup> siècle remettra régulièrement en jeu. La période la plus attendue, des Accords de Munich (1938) à la Révolution de velours (1989), est traitée à travers deux chapitres d'égale longueur : le premier englobe la période 1939-1945, celle du Protectorat de Bohême Moravie d'obéissance nazie, dans une époque plus longue, commencée par le Seconde république (1938-9) et prolongée par la Troisième (1945-1949), incluant donc le coup d'État communiste de 1948 et ses premières conséquences sur la culture. Le second couvre quarante ans de communisme, marqués par la chronologie spécifique de la Tchécoslovaquie (stalinisme, libéralisation des "happy sixties" avec l'« intermède du printemps de Prague » et la « décomposition d'un appareil de censure dispersé » – p. 1155 et suivantes, puis la longue normalisation de 1969 à 1989) : les phénomènes de censure se compliquent alors par la

tridimensionnalité d'une littérature qui a désormais intégré la clandestinité à travers le samizdat, l'alternative des publications en exil, et se révèle capable de jouer entre ces trois sphères (le livre parle de l'« espace parallèle » du livre, p. 1202 et suivantes). Il ne faut pas boudier son plaisir à lire des études de cas subtiles, qui analysent, entre autres, comment varient les textes d'auteurs non exilés comme Bohumil Hrabal (Jakub Češka), ou le romancier postmoderne Jiří Kratochvíl (Vladimír Trpka), du dissident Václav Havel (Michelle Woods), du chansonnier exilé Vladimír Merta (Přemysl Houda), à travers leurs (diverses) versions originales et leurs traductions. Notons quand même qu'à force d'éviter le pathos dans l'évocation de cette ruse avec la censure, les critiques esquivent l'enjeu métaphysique de ce qui fut malgré tout un combat, mené contre ce que le plus beau livre d'Europe centrale écrit sur la destruction des livres, *Une trop bruyante solitude* de Bohumil Hrabal, peut-être trop connu aux yeux des éditeurs pour être systématiquement étudié, appela les « cieux non humains ».

Signalons pour finir que cette somme est un modèle de ce qu'un programme concerté entre de nombreux chercheurs et orchestré par une équipe resserrée peut donner de meilleur. Le regret que suscite cet ouvrage, dans lequel le lecteur se perd avec plaisir et effroi, comme dans un labyrinthe, est l'absence assumée du point de vue comparatiste dans l'exposé général : il est traité dans les études marginales, là où l'on aimerait tant comprendre dans quelle mesure les différentes composantes de l'Empire (autrichien puis austro-hongrois) présentent des variations par rapport au cas tchèque. La passionnante étude que Michael Wögerbauer, par ailleurs rédacteur en chef de cette somme, consacre au roman *Karolinens Tagebuch* de Marie Anna Sager (1774, au tout début de la période donc), qu'il analyse comme un exemple de « censure de genre » (p. 195 et suivantes), prouve à l'inverse tout l'intérêt de prendre en considération la production germanophone de Bohême et en général le réseau multilingue de la culture en Europe centrale. Elle semble mettre en cause la règle non écrite qui veut que le syntagme « culture tchèque », inclus dans le titre de l'ouvrage, soit à comprendre dans son acception nationale et non territoriale.

Xavier GALMICHE

Université Paris-Sorbonne – Eur'Orbem